Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Les métamorphoses D'Ovide

avec de nouvelles explications à la fin de chaque fable; enrichies de figures en taille douce

Ovidius Naso, Publius

La Haye, 1744

Livre treizieme

urn:nbn:de:bsz:31-89290

Visual Library

LES METAMORPHOSES D'OVIDE.

LIVRE TREIZIE'ME.

FABLE PREMIERE.

ARGUMENT.

Ajax & Uliſſe diſputent les armes d'Achille, qui ſont enfin données à Uliſſe, par le Jugement de tous les Capitaines des Grecs.

LORSQUE les Capitaines Grecs eurent pris chacun leur place, & que la multitude ſe fut répanduë à l'entour, impatiente de ſçavoir l'évenement de ce grand procès, Ajax qui portoit ordinairement à la guerre un bouclier couvert de ſept cuirs, ſe leva le premier. Et comme il étoit indigné qu'on lui diſputât une choſe qu'il croyoit lui appartenir, & qu'il ne

pouvoit cacher sa colere, il regarda d'un œil en furie le port de Sigée, & les Vaisseaux qui étoient au port, & en étendant les mains de ce côté-là : » Il faut donc, » dit-il, ô grand Jupiter, que je plaide » ma cause devant nos Vaisseaux, & que » je souffre quelque tems qu'on me com- » pare avec Ulisse ! Cependant ce même » Ulisse n'eut pas le courage de résister, » lorsqu'Hector y voulut mettre le feu, & » sans craindre cet embrasement, ni celui » qui l'avoit causé, je me jettai au tra- » vers des flammes, & j'en garantis nos » Vaisseaux. S'il est donc plus avantageux » de combattre de la langue, que de com- » battre de la main, j'avoue que je ne sçai » pas mieux l'art de parler, qu'Ulisse sçait » celui de bien faire, & qu'il me surpas- » se autant par le discours & par l'élo- » quence, que je le surpasse par le cou- » rage. Je ne crois pas toutefois qu'il soit » besoin de vous représenter mes actions ; « vous les avez admirées. Mais comme » celles d'Ulisse n'ont jamais eu d'autres » témoins que la nuit & le silence, c'est » à lui qu'il est nécessaire de faire voir ici » les siennes. Je confesse que je demande » une récompense illustre, mais celui qui » me la dispute, lui ôte beaucoup de son » prix & de sa valeur. Car quand Ulisse » a esperé une chose, quelque grande qu'elle

Harangue d'Ajax.

» qu'elle puisse être, il n'y a pas beau-
» coup de gloire à la disputer, & à l'ob-
» tenir. Au reste, il a déja remporté la ré-
» compense de ce combat, puisque même
» étant vaincu, il aura toûjours la gloire
» d'avoir combattu contre moi. Que si
» on étoit en doute de mon courage & de
» ma vertu, au moins je l'emporterois sur
» Ulisse par la noblesse & par la naissan-
» ce. Je suis fils de Telamon, qui prit la
» Ville de Troye, sous la conduite du
» grand Hercule, & qui accompagna Ja-
» son dans la conquête de la Toison d'or.
» Quant à Telamon, il étoit fils d'Eaque
» qui juge les ombres des Morts, où Si-
» syphe est condamné à rouler incessam-
» ment une grande roche. Et après tout,
» Jupiter reconnoît Eaque pour son fils,
» de sorte qu'on ne peut compter que trois
» degrés entre Jupiter & Ajax, qui en ti-
» re son origine. Je ne prétends pas néan-
» moins fortifier ma cause par des avanta-
» ges si glorieux, s'ils ne me sont com-
» muns avec le grand & l'illustre Achille.
» En effet, il étoit mon cousin germain,
» & je ne demande rien qui ne m'appar-
» tienne par le droit de succession. Pour-
» quoi donc un homme sorti du sang in-
» fâme de Sisyphe, qui lui ressemble par
» ses fraudes, par ses trahisons, par ses
» brigandages, & qui même est étranger

» dans la Maison des Eacides, y vient-il
» mêler ses prétentions? Quoi donc, me
» refusera-t-on des armes, parce que je
» pris le premier les armes pour venir à
» cette guerre, & que je n'y fus point for-
» cé? Et croira-t-on, au contraire, que ce-
» lui-là les mérite mieux, qui feignit d'ê-
» tre insensé pour ne point prendre les ar-
» mes, & qui demeura dans sa maison par
» une excuse si infâme, jusqu'à ce que Pa-
» lamede plus ingénieux que lui, & moins
» utile à soi-même, découvrit la honteuse
» feinte qui cachoit sa lâcheté, & l'entraî-
» na par force à la guerre. Aura-t-il donc
» maintenant les plus glorieuses armes qui
» ayent jamais couvert un homme, lui qui
» n'osa jamais s'armer, & parce que nous
» nous sommes exposés aux premiers périls
» de la guerre, demeurerons-nous sans hon-
» neur? serons-nous privés d'un bien qui
» nous appartient légitimement, & que la
» justice nous donne? Il seroit certes à
» souhaiter que sa folie n'eût point été fein-
» te, ou qu'on l'eût cruë véritable. Pour
» le moins, ce lâche auteur de toutes sortes
» de crimes & de tromperies, ne fut point
» venu devant Troye, à la honte de tou-
» te la Grece. Tu ne serois pas mainte-
» nant, ô malheureux Philoctete, comme
» par le crime de tous les Grecs, abandon-
» né dans Lemnos, où tu fais fremir les
» rochers

» rochers par tes cris & par tes plaintes,
» & où en priant que les Dieux te vengent,
» & qu'ils donnent enfin à Ulisse la ré-
» compense de ses lâchetés, tu ne fais pas
» de vaines prieres, s'il est vrai qu'il y ait
» des Dieux. Ainsi ce grand Capitaine,
» qui s'étoit joint avec nous par un ser-
» ment solemnel, à qui peu d'autres
» voudroient contester le prix du courage
» & de la vertu, qui est seul héritier des
» fameuses fléches d'Hercule, est mainte-
» nant abattu par la faim & par les dou-
» leurs dans une Isle solitaire. Il est con-
» traint de chasser pour vivre, & d'em-
» ployer contre des oiseaux les fléches qui
» sont destinées à la destruction de Troye.
» Toutefois il vit encore, parce qu'il n'a
» pas suivi Ulisse; & si le misérable Pala-
» mede conservoit dans le tombeau quel-
» que reste de sentiment, il souhaiteroit
» sans doute d'avoir été abandonné dans
» quelque Isle déserte ou sauvage. Ainsi il
» vivroit encore, ou pour le moins il se-
» roit mort sans crime, & sans infamie.
» Mais Ulisse, qui se souvenoit toûjours
» que Palamede l'avoit arraché d'entre les
» bras d'une femme, en découvrant sa fein-
» te folie, conserva toûjours le désir de se
» venger de Palamede, & enfin il lui im-
» puta un crime. Car pour le convaincre
» de la trahison dont il l'avoit accusé, il

» fit trouver de l'argent dans la tente de ce
» malheureux, qu'il y avoit caché lui-
» même. Jugez de-là, Princes Grecs, si
» on a grand besoin d'Ulisse, qui a dimi-
» nué vos forces, ou par * le bannisse-
» ment, ou par la mort de vos Capitai-
» nes. Ce sont-là ses beaux combats, ce
» sont-là ses actions, c'est en cela qu'il est
» redoutable. Mais quand il surpasseroit
» en éloquence le sage & fidéle Nestor,
» il ne me persuadera jamais qu'il ne com-
» mit pas un crime, lorsqu'il abandonna
» le même Nestor. En effet, ce sage vieil-
» lard, qui conserve dans sa vieillesse tout
» le courage d'un jeune homme, voyant
» que son cheval étoit blessé, & se sentant
» abattu par le travail & par les années,
» appella Ulisse à son secours; mais Ulisse
» ne l'entendit point, & abandonna dans
» la mêlée un compagnon si illustre & si
» généreux. Ce n'est point là un crime in-
» venté, Diomede en fut témoin; il ap-
» pella plusieurs fois Ulisse, & enfin après
» l'avoir obligé de s'arrêter, il fit de jus-
» tes reproches à cet ami timide, de sa
» lâcheté & de sa fuite. Mais comme les
» Dieux sont toûjours justes, celui qui
» n'avoit point voulu donner de secours,
» eut besoin lui-même de secours, & en
» cette occasion il devoit être abandonné,
» comme il avoit abandonné les autres. En
» effet

* Ayant laissé Philocte-te comme banni dans Lemnos.

» effet, c'étoit une loi qu'il s'étoit impo-
» sée lui même, & ses actions l'avoient
» condamné à recevoir de ses amis le trai-
» tement qu'il leur faisoit. Néanmoins il
» n'eut pas si-tôt appellé, que je courus à
» son secours. Je le trouvai tout pâle, &
» défiguré par la peur ; l'appréhension de
» la mort le faisoit déja trembler, ou plu-
» tôt j'eusse dit qu'il étoit mort par la seu-
» le crainte de mourir. Comme il étoit
» donc couché par terre, je le couvris de
» mon bouclier, je combattis pour son sa-
» lut, & s'il estime tant la vie, c'est un
» bien qu'il doit à mes armes. Ce n'est
» pas que je me vante de cette action, ni
» que j'en veuille tirer avantage, Il est
» vrai, je l'ai sauvé, il ne sçauroit me con-
» tredire, mais il y a bien peu de gloire à
» conserver un homme lâche. Si tu veux
» donc continuer à me disputer un prix qui
» m'est dû justement, retournons au mê-
» me endroit où je te fus si favorable. Re-
» viens-y avec tes blessures, & parmi les
» ennemis dont je sçus te dégager, re-
» viens-y avec la crainte, qui ne t'aban-
» donne jamais, viens te cacher encore
» sous mon bouclier, & là, si tu en as la
» hardiesse, tu disputeras avec moi. Lors-
» qu'il étoit dans la mêlée, vous eussiez dit
» que la blessure l'avoit affoibli de telle
» sorte, qu'il n'avoit pas seulement la force

» de se soutenir ; mais dès que je l'eus tiré
» du danger, il n'y eut point de blessu-
» re qui l'empêchât de prendre la fuite.
» Quand Hector se faisoit voir accompa-
» gné de tous les Dieux qui s'étoient ren-
» dus ses Soldats, non-seulement il te don-
» noit de l'épouvente, mais il en donnoit
» aux plus courageux, tant il portoit de
» crainte & d'effroi par tout où paroissoit
» son courage. Cependant il ne m'a ja-
» mais fait de peur, je me suis opposé à
» ses coups les plus redoutables, j'ai eu as-
» sez de force pour l'arrêter au milieu de
» ses carnages & de ses triomphes, & d'un
» coup de pierre que je lui jettai, je le
» renversai par terre. Depuis, lorsqu'il dé-
» fia les plus courageux de notre armée à
» un combat singulier, je soûtins tout seul
» ses efforts. Vous souhaitâtes, Princes
» Grecs, que le sort tombât sur moi, &
» le sort favorisa vos désirs. Enfin, si vous
» demandez l'événement de ce combat,
» Hector ne peut se vanter d'avoir triom-
» phé d'Ajax. Quelque tems après, les
» Troyens porterent le fer & le feu dans
» nos Vaisseaux, & Jupiter les accompa-
» gna dans cette entreprise. Où étoit alors
» l'éloquent Ulisse ? Que n'employoit-il
» son discours à charmer le fer & le feu,
» dont nos Vaisseaux étoient menacés ? Ce
» fut moi qui les défendis par mon corps,
» &

» & par mon courage, & je sauvai avec
» eux l'espérance de votre retour. Ne me
» refusez-donc pas des armes, pour des
» Vaisseaux que je vous rends. Que s'il m'est
» ici permis de parler librement, & de di-
» re la verité, vous honorerez plus ces ar-
» mes, que vous ne m'honorerez moi-mê-
» me, ou nous serons l'un par l'autre éga-
» lement honorés. En effet, on donnera
» plutôt Ajax à des armes, qu'on ne don-
» nera des armes à Ajax, & ces armes ont
» plus besoin de mon courage, que mon
» courage n'en a besoin. Qu'Ulisse parle
» maintenant de ses grandes actions, qu'il
» nous parle de la mort de Rhese, & de
» celle de Dolon, qu'il nous parle d'Hele-
» nus fils de Priam, qui fut pris en mê-
» me-tems que l'image de Pallas. Il n'a
» rien fait de tout cela, ni en plein jour,
» ni sans le secours de Diomede. Que si
» l'on doit donner ces armes à de si basses
» vertus & à des mérites si foibles, il faut
» sans doute qu'on les partage, & puisque
» Diomede a plus fait qu'Ulisse, il faut
» qu'il en ait la meilleure part. Mais pour-
» quoi les donneroit-on à Ulisse, qui ne
» fait rien qu'à la dérobée, qui n'a jamais
» pris les armes pour exécuter ses entre-
» prises, & qui n'a besoin que de ruses
» pour triompher de ses ennemis? Non,
» non, les armes d'Achille ne conviennent

» point

» point à Ulisse. L'éclat qui brille sur ce
» casque, fourniroit assez de jour pour dé-
» couvrir ses desseins, qui ne demandent
» que la nuit. D'ailleurs la tête d'Ulisse
» n'en pourroit porter le faix, & ses mains
» n'auroient pas la force de soûtenir seu-
» lement la pesante pique d'Achille. En-
» fin ce grand bouclier, où l'on voit l'ima-
» ge de l'Univers, ne siéroit pas bien à
» un bras timide, & qui n'a été formé
» que pour des actions cachées qui ressem-
» blent plutôt à des larcins, qu'à des vic-
» toires. De quoi t'avises-tu donc, insen-
» sé! de demander des armes, dont tu ne
» pourrois te servir, des armes qui t'ac-
» cableroient, & qui contribueroient à ta
» perte? En effet, si l'erreur des Grecs est
» si grande que de te donner ce que tu
» prétends, tu auras sans doute en toi de
» quoi donner sujet à un ennemi de sou-
» haiter tes depouilles, & non pas de te
» faire craindre. Au reste, comme ta plus
» grande vertu consiste à mieux fuir que
» les autres, & que c'est en cela seulement
» que tu surpasses tout le monde, tu ne
» pourras fuir aisément, ni te conserver
» par la fuite avec un si pesant fardeau.
» Ajoûte à cela que ton bouclier, qu'on a
» vû rarement parmi les coups, & dans
» les combats, est encore tout entier, &
» que le mien étant percé de tous côtés,
» semble

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

» ſemble ſe plaindre d'avoir trop ſervi, &
» nous dire qu'il eſt tems qu'on en mette
» un autre en ſa place. Mais enfin qu'eſt-il
» beſoin ici de paroles? Faiſons voir par
» les actions lequel des deux a mieux me-
» rité ce que nous prétendons tous deux.
» Faites jetter les armes d'Achille au mi-
» lieu de nos ennemis, commandez enſuite
» que nous les allions retirer, & qu'elles
» ſoient la récompenſe de celui qui aura
» eu aſſez de courage pour les rapporter
» devant vous. «

Ce diſcours que fit Ajax, & principalement ces dernieres paroles furent ſuivies d'un murmure ſi favorable, qu'on eût dit qu'il avoit gagné l'affection de la multitude. Alors Ulisſe ſe préſenta pour parler, & après avoir tenu quelque tems les yeux contre terre, il les leva vers ſes Juges, & puis il fit ce diſcours, avec autant de grace que d'éloquence.

Harangue d'Ulisſe.

» Princes Grecs, ſi le Ciel avoit écouté
» vos vœux & les miens, on ne ſeroit pas
» maintenant en peine de donner un ſuc-
» ceſſeur à ces glorieuſes dépouilles. Tu
» poſſéderois encore tes armes, ô grand &
» courageux Achille! & nous aurions l'a-
» vantage de te poſſéder encore. Mais puiſ-
» que les Deſtins, ennemis de nos com-
» munes ſatisfactions, n'ont pas voulu plus
» long-tems nous laiſſer jouir d'un tréſor

» ſi

» si préciéux, qui doit plus légitimement
» succéder aux armes du grand Achille,
» que celui qui a été cause que le grand
» Achille a pris les armes pour la que-
» relle de toute la Gréce? Il n'est pas rai-
» sonnable que les défauts qu'Ajax avouë,
» & qu'on reconnoît en Ajax, lui soient
» avantageux & profitables, & il ne faut
» pas aussi que ces lumieres d'esprit que
» j'ai si souvent employées pour vous,
» & qui vous ont été si souvent utiles,
» me soient maintenant nuisibles & funes-
» tes. Enfin, si j'ai quelque éloquence,
» il ne faut pas que cette éloquence, qui
» a paru tant de fois pour vous, & qui
» paroît aujourd'hui pour son Maître, at-
» tire sur lui de l'envie. Chacun peut user
» de ses biens, & ce seroit s'en rendre in-
» digne, que de négliger de s'en servir.
» Car pour ce qui concerne l'extraction,
» le mérite de nos ancêtres, & les choses
» que nous ne nous sommes pas données,
» à peine puis-je dire qu'elles sont à nous,
» & je ne les puis considerer, que comme
» des biens étrangers. Mais parce qu'A-
» jax s'est vanté que Jupiter est de ses
» ayeux, je dirai aussi à mon avantage, &
» sans en tirer de vanité, que je suis des-
» cendu de Jupiter, & que j'en approche
» d'autant de degrés qu'Ajax. En effet,
» Laerte est mon pere, Arcesie celui de

» Laerte

» Laerte, & Jupiter celui d'Arcesie. Mais
» au reste, on ne trouvera point de con-
» damnés, ni de bannis dans notre mai-
» son, & il n'y a point de parricides qui
» la deshonorent. Davantage Mercure,
» qui est mon allié, parce qu'il est parent
» de ma mere, ajoute encore quelque cho-
» se à l'éclat de cette Noblesse, dont je
» pourrois me glorifier, & j'ai des Dieux
» des deux côtés pour mes parens & pour
» mes ancêtres. Mais je ne demande point
» les armes d'Achille, parce que du côté
» de ma mere je surpasse Ajax en nais-
» sance & en grandeur, ni parce que je
» n'ai pas un pere qui soit coupable du
» meurtre de son frere. Pesez cette cause
» par le mérite, & donnez-en le gain à la
» vertu, pourvu qu'on ne considére pas
» comme un mérite d'Ajax que Telamon
» soit frere de Pelée. Il ne faut ici regar-
» der ni le sang, ni l'alliance, il faut pren-
» dre garde seulement à faire honneur à
» la vertu par des dépouilles si illustres. Ou
» s'il faut considérer la proximité du pa-
» rentage, & que le plus proche parent
» soit le successeur d'Achille, Pelée son
» pere est vivant, & enfin Pyrrhus est son
» fils. Qu'on porte ces armes à l'un ou à
» l'autre: son pere est dans l'Isle de Phtie,
» & son fils dans l'Isle de Scyre. Que peut
» donc prétendre Ajax, si Achille a des
» héritiers

Pélée oncle d'Ajax, avoit tué son frere, & avoit été bannipar Eaque.

» héritiers qui doivent marcher devant lui ?
» Mais Teucer est-il moins son parent,
» qu'Ajax ? Cependant il ne demande pas
» ces armes, & pourroit-il les obtenir,
» s'il se mettoit en peine de les demander ?
» Puisqu'il n'est donc ici question que des
» choses qu'on a faites, & des services
» qu'on a rendus à la Patrie, les miens ne
» sont pas en si petit nombre, que je puisse
» facilement les enfermer dans ce discours.
» Je tâcherai néanmoins de vous les re-
» présenter par ordre. Comme la mere
» d'Achille sçavoit les choses futures, &
» que son fils devoit mourir dans cette
» guerre, s'il y venoit avec les Grecs, elle
» l'habilla en fille, pour empêcher qu'on
» ne le connût, & le fit élever avec les
» filles du Roi Lycomede, sous cet ha-
» bit qui le cachoit à ceux mêmes qui le
» voyoient, & qui, encore qu'ils le vis-
» sent, ne laissoient pas de le chercher
» Ainsi personne ne le put jamais recon-
» noître, ce déguisement trompa tout le
» monde, Ajax même ne le connut pas,
» & fut trompé comme les autres. J'avouë
» que je ne l'aurois pas aussi reconnu. Mais
» quand j'allai voir ces Princesses, parmi
» lesquelles il étoit nourri, je fis porter
» des armes avec les galanteries dont les
» filles ont accoûtumé de se parer, & d'a-
» bord Achille, sans considérer les orne-
» mens

„ mens & les gentillesses que je présentois
„ à ses compagnes, prit une pique & un
„ bouclier, & par ce choix que fit Achille,
„ il nous fit reconnoître Achille. Fils de
„ Déesse, lui dis-je alors, c'est à votre
„ bras seul que les Destins ont reservé la
„ destruction de Troye! Voudriez-vous
„ refuser la gloire d'un Triomphe si mé-
„ morable? Ainsi je le pris par la main,
„ & emmenai ce grand courage, où l'on
„ exerce le courage. Ainsi l'ayant fait ve-
„ nir, je puis dire que ses actions sont
„ en quelque sorte mes actions, & qu'on
„ m'est obligé des grandes choses qu'il a
„ faites. Ainsi je domptai Telephe, & je
„ lui donnai la vie, après l'avoir surmon-
„ té, & si Thébes a été prise, c'est à moi
„ qu'on en doit la gloire. Vous ne devez
„ point aussi douter que Lesbos & Tene-
„ de, que Chryse & Cille, qui sont des
„ Isles & des Villes de la protection du So-
„ leil, ne soient entre mes conquêtes, &
„ que les murailles de Lyrnesse ne soient
„ tombées par mes efforts. Mais pour ne
„ point parler des autres choses, je vous
„ ai donné le bras qui a vaincu le grand
„ Hector, & je puis dire que c'est par
„ moi qu'on ne craint plus le grand Hec-
„ tor. Enfin, je demande aujourd'hui les
„ armes par qui l'on trouva le fameux A-
„ chille, je les lui donnai durant sa vie, je
„ les

» les redemande après sa mort. Lorsque
Mendas. » l'injure qui fut faite à un seul * Prince,
» eut fait assembler tous les Grecs pour en
» prendre la vengeance, & que leurs Vais-
» seaux arrêtés dans le port d'Aulide, at-
» tendoient en vain pour partir, que le
» vent leur fût favorable, vous sçavez que
» les Oracles commanderent à Agamem-
» non d'immoler sa fille à Diane, s'il vou-
» loit que les Vaisseaux sortissent du port,
» & qu'ils fissent voile heureusement. Mais
» vous sçavez aussi, que comme il étoit
» bon pere, il refusa ce sacrifice, qu'il
» s'en mit en colere contre le Ciel, & qu'en
» cette occasion le pere plus fort que le
» Roi empêcha le Roi d'obéïr aux Dieux.
» Néanmoins je ne laissai pas de l'entre-
» prendre. Je gagnai son esprit par la for-
» ce du discours, & je persuadai un pere
» de laisser immoler sa fille pour les inté-
» rêts du Public. J'avouë que ce ne fut
» pas sans beaucoup de peine que je l'obli-
» geai de consentir à cet étrange sacrifice;
» mais le bien de son peuple, la considé-
» ration de son frere, & la majesté de
» l'Empire, le firent à la fin résoudre d'a-
» cheter l'honneur & la gloire au prix de
» son propre sang. Ensuite l'on m'envoya
» à la Reine sa femme, qu'il ne falloit pas
» espérer de persuader par le discours,
» mais qu'il falloit tromper avec adresse;
» &

» & si Ajax y eût été envoyé, nos Vais-
» seaux seroient encore en Aulide, & les
» vents n'eussent jamais soufflé pour eux.
» Depuis lorsque nous eumes pris terre en
» ce pays, on m'envoya dans Troye, en
» qualité d'Ambassadeur. J'entrai dans cet-
» te Ville avec hardiesse, je vis la Cour
» de Priam, qui étoit encore remplie de
» tant de grands hommes, je m'acquittai
» de ma charge, & je parlai au nom de
» toute la Grece, avec toute la force &
» tout le courage dont on pouvoit soûte-
» nir la dignité de cette Ambassade. J'ac-
» cusai Paris, je redemandai Helene qu'il
» avoit ravie, & je persuadai Priam &
» Antenor son parent, à nous rendre cette
» Princesse. Mais Paris & ses freres, &
» ceux qui l'avoient secouru dans une en-
» treprise si injuste, ne purent qu'à peine
» s'empêcher d'user sur nous de violence.
» Vous le sçavez, Menelas, & ce fut-là le
» premier péril que nous courûmes ensem-
» ble. Il faudroit faire un long discours,
» s'il falloit vous représenter toutes les
» choses que j'ai faites par la main, ou par
» le conseil durant une si longue guerre.
» Depuis les premiers combats qui furent
» donnés au commencement de ce siége,
» les ennemis se sont tenus longtems en-
» fermés entre les murailles de leur Vil-
» le; on n'a point donné de batailles,

» & nous n'avons commencé à combattre
» qu'en cette derniere année, qui est la
» dixiéme de ce siégé. Cependant Ajax,
» quels services avez-vous rendus? Qu'a-
» vez-vous fait durant ce tems-là, vous
» qui n'avez point d'autre vertu que celle
» de tirer l'épée? En quoi étiez-vous uti-
» le, en quoi étiez-vous nécessaire, lors-
» qu'on étoit comme dans la paix, au mi-
» lieu même de la guerre? Car enfin si
» vous demandez à quoi j'étois employé
» moi-même, j'observois les ennemis, leur
» contenance & leurs entreprises, je for-
» tifiois notre camp, j'enseignois à nos
» soldats à supporter constamment la lon-
» gueur de cette guerre. Je montrois par
» quels moyens on ne manqueroit jamais
» de vivres, ni des autres munitions, en-
» fin j'étois envoyé, suivant les occasions
» où m'appelloient les besoins & les nécess-
» sités de l'armée. Mais lorsqu'Agamem-
» non, abusé par les fausses visions d'un
» songe, voulut faire lever le siége, &
» abandonner cette guerre, comme s'il en
» eût reçu le commandement de Jupiter,
» Ajax se mit-il en peine d'empêcher un
» dessein si honteux à toute la Grece?
» Demanda-t-il la perte de Troye? Fit-il
» la seule chose qu'il étoit capable de fai-
» re? Parut-il en état de combattre? S'ef-
» força-t-il d'arrêter ceux qui se prépa-
» roient

» roient de partir ? Pourquoi ne prit-il
» pas alors les armes ? Et s'il avoit tant de
» courage, pourquoi ne se rendit-il pas le
» Chef de tant de monde qui l'avoit sui-
» vi ? Ce n'eût pas été sans doute une trop
» grande entreprise pour un Capitaine or-
» gueilleux, qui ne dit que de grandes
» choses. Mais, au lieu d'animer les au-
» tres, ne prit-il pas lui-même la fuite ?
» Je vous vis Ajax, en un état si honteux,
» & j'eus honte moi-même de vous voir
» embarquer. Que faites-vous, m'écriai-
» je alors, en parlant à tous les Grecs,
» quelle fureur vous transporte d'abandon-
» ner la Ville de Troye, qui vous ouvre
» déja ses portes, & dont vous êtes déja
» les maîtres ? Pourquoi avez-vous attendu
» la dixiéme année de ce siége, pour por-
» ter dans votre maison cette honte & cet-
» te infamie ? Ce fut par ces paroles, ou
» par des paroles semblables, que la dou-
» leur m'inspira, & en quoi elle me rendit
» éloquent, que j'arrêtai la flotte qui se re-
» tiroit. Ensuite quand Agamemnon eut
» fait assembler son Conseil, je relevai le
» courage de ceux qui témoignoient de la
» crainte, & durant tout ce tems-là, le
» brave Ajax n'ouvrit pas seulement la bou-
» che, bien que la lâche Thersite que je
» punis à l'heure même, eût eu assez de
» hardiesse pour maltraiter nos Princes de

» parole. Ainſi je réveillai la valeur de
» nos gens de guerre, & la force de mon
» diſcours leur fit retrouver la vertu que
» la crainte leur avoit fait perdre. Enfin on
» me doit attribuer tout ce qu'Ajax a fait
» depuis, & de grand & de glorieux, puiſ-
» que je l'empêchai de fuir, & que je lui
» rendis le courage, qui lui a fait faire de
» ſi grandes choſes. Mais, dites-moi, je
» vous en prie, y a-t-il quelqu'un des
» Grecs qui témoigne qu'il vous eſtime,
» ou par les louanges qu'il vous donne,
» ou par les peines qu'il ſe donne à re-
» chercher vos conſeils & votre amitié?
» Au contraire, vous ſçavez que Diomede
» n'a jamais fait de deſſeins, qu'il ne me
» les ait communiqués, qu'il fait état de
» mes conſeils, & que s'il eſt aſſiſté d'U-
» liſſe, il n'y a rien qu'il croye impoſſible.
» C'eſt quelque choſe de conſidérable, que
» d'être choiſi tout ſeul parmi tant de mil-
» liers de Grecs par le vaillant Diomede:
» car enfin ce n'eſt pas le ſort qui nous a
» fait aller enſemble, mais ſon choix &
» ſon jugement. Ainſi, ſans appréhender,
» ni la nuit, ni les ennemis, je tuai Do-
» lon qui venoit épier les Grecs, comme
» nous allions épier les Troyens; mais
» avant que de le tuer, je le contraignis
» de me découvrir tout ce qu'on faiſoit
» dans Troye. De ſorte qu'ayant ſçu de lui
» tout

» tout ce que je voulois ſçavoir, comme il
» n'y avoit plus rien qui m'obligeât d'al-
» ler plus avant, je pouvois alors revenir
» avec honneur & avec gloire. Néanmoins
» je ne me contentai pas de cette action,
» je paſſai juſques dans le quartier de Rhe-
» ſe que je tuai avec les ſiens, & enſuite
» je revins triomphant & victorieux. Me
» pouvez-vous donc refuſer les armes d'A-
» chille, dont * l'ennemi avoit demandé Dolon.
» les chevaux pour récompenſe d'une nuit,
» où il croyoit nous ſurprendre, comme
» je le ſurpris lui-même ? Ajax les empor-
» teroit-il par la faveur, quand la juſtice
» me les donne ? Et ſa cauſe eſt-elle meil-
» leure & plus favorable que la mienne ?
» Vous ferai-je ſouvenir des grandes Trou-
» pes de Sarpedon, que j'ai moi-même
» taillées en pieces ? Vous ferai-je ſouve-
» nir que j'ai triomphé de Cerane, d'Iphi-
» tis & d'Alaſtor, de Chromie & d'Alcan-
» dre, d'Halié & de Noëmon, de Pryta-
» nis & de Cherſidamas, de Thoon, &
» d'Eunomon ? Vous parlerai-je de tant
» d'autres, dont les noms ſont moins illuſ-
» tres, & qui ſont morts par ma main le
» long des murailles de Troye ? Nous pou-
» vons auſſi vous montrer des bleſſures
» honorables, & je ne veux pas que vous
» en croyiez mes ſeules paroles. « En
même tems il ſe découvrit à l'endroit de
l'eſtomach

l'estomach, & en continuant son discours:
» Les voilà, dit-il, les playes que j'ai re-
» çuës en combattant pour les intérêts de
» toute la Gréce. Cependant Ajax, qui se
» donne tant de louanges, n'a pas répan-
» du pour vous une goutte de son sang de-
» puis tant d'années qu'a déja duré cette
» guerre. Je sçai bien qu'il s'est opposé &
» à la furie des Troyens, & même à la
» foudre de Jupiter, lorsqu'ils firent de si
» grands efforts pour mettre le feu dans
» nos Vaisseaux; je confesse que son cou-
» rage parut avantageusement dans une oc-
» casion si périlleuse, & ce n'est ni mon
» humeur, ni ma coûtume de vouloir dé-
» rober aux autres le prix & la gloire de
» leurs actions; mais il ne faut qu'il pré-
» tende seul un honneur & un avantage
» que tant d'autres Capitaines doivent par-
» tager avec lui. Patrocle, qu'on prit pour
» Achille, parce qu'il étoit couvert de ses
» armes, repoussa les Grecs, & les feux
» dont ils venoient brûler nos Vaisseaux.
» Davantage il se fait accroire qu'il n'y a
» jamais eu que lui qui ait eu assez de cou-
» rage pour combattre contre Hector, &
» ne veut pas se souvenir ni d'Agamem-
» non, ni de Menelas, ni de moi-même,
» & qu'enfin il y en avoit neuf qui deman-
» derent cette gloire, & qu'il ne fut préferé
» aux autres que par le sort qui tomba sur
» lui.

» lui. Mais enfin, généreux Ajax, quel fut
» l'événement de votre combat? Hector se
» retira sans blessure, & remporta parmi
» les siens la qualité d'invincible. Ah! que
» c'est avec douleur que je rappelle dans
» mon esprit, la mémoire de ce tems fu-
» neste, où je vis tomber la force & le
» rempart de la Gréce, le grand & le cou-
» rageux Achille! Mais au moins, ni l'af-
» fliction, ni la crainte, ni le péril, ne
» m'empêcherent point de relever son corps
» illustre, & de l'emporter. Oui, j'empor-
» tai sur mes épaules, & le corps du grand
» Achille, & tout ensemble ses armes, que
» j'ai tant de peine à remporter aujour-
» d'hui. Ainsi, je ne manque pas de force
» pour porter un si grand fardeau, & ne
» manquerai pas de ressentimens pour re-
» connoître l'honneur que j'attends aujour-
» d'hui de vous. Y a-t il bien de l'apparen-
» ce que Thetis mere d'Achille, ait été si
» ambitieuse de lui faire forger des armes
» par le Forgeron des Dieux, pour en re-
» vêtir quelque jour un Soldat brutal &
» ignorant. En effet, Ajax ne connoît ni le
» prix de la gravure de ce bouclier, ni
» l'Ocean, ni la Terre, ni le Ciel, ni les
» Astres qui y sont gravés. Il n'a jamais
» oui parler des Pleiades, des Hyades,
» des deux Pôles, de ces diverses Villes
» qui y sont représentées, ni même de
» l'épée

» l'épée d'Orion, bien qu'il soit si grand
» Capitaine. Cependant il est si aveugle
» que de demander des armes dont il ne
» connoît pas le mérite, & qui lui fe-
» roient de la honte toutes les fois qu'il
» faudroit parler des secrets & des mer-
» veilles qu'on y remarque. Mais lorsqu'il
» m'accuse d'avoir appréhendé la guerre,
» & d'être venu tard à ce siége, il ne prend
» pas garde qu'il accuse aussi le grand A-
» chille. Car si c'est un crime que de s'être
» déguisé, nous nous sommes tous deux
» déguisés, & si ce retardement est une
» faute, au moins je suis venu devant A-
» chille, & j'ai été le plus diligent. Une
» femme aimable me retenoit, une bonne
» mere retenoit Achille. Nous leur don-
» nâmes un peu de tems, & nous don-
» nons aux Grecs tout le reste. Enfin,
» s'il m'est impossible de me purger de ce
» crime, je n'ai point de honte qu'il me
» soit commun avec le plus grand de tous
» les hommes. Mais au moins, la feinte
» d'Achille fut reconnuë & découverte par
» l'esprit & par l'adresse d'Ulisse, & non
» pas celle d'Ulisse par la subtilité d'Ajax.
» On ne se doit pas étonner s'il vomit con-
» tre moi tant d'injures avec tant d'impru-
» dence & tant de fureur, il vous repro-
» che aussi des choses pleines de honte &
» d'infamie. En effet, s'il m'est honteux
» d'avoir

» d'avoir ſuppoſé un crime à Palamede,
» vous ſera-t-il glorieux d'avoir condam-
» né Palamede, ſi je l'ai accuſé à faux?
» Mais ſon crime fut ſi manifeſte qu'il ne
» s'en put jamais défendre, vous ne le
» connûtes pas par le rapport qu'on vous
» en fit, mais vous le vîtes vous-mêmes,
» & vos yeux furent les témoins qui vous
» parlerent contre lui. Pour ce qui con-
» cerne Philoctete, je ne crois pas qu'on
» me puiſſe accuſer de l'avoir abandonné
» dans Lemnos, & s'il y a du crime en
» cela, c'eſt à vous, Princes Grecs, c'eſt
» à vous de vous en défendre. Vous con-
» ſentîtes vous-mêmes qu'il y demeurât,
» & pour moi, je ne nierai pas de lui
» avoir perſuadé de ne ſe point ſi-tôt ex-
» poſer ni aux fatigues d'un long chemin,
» ni aux travaux d'une longue guerre; &
» d'eſſayer ſi le repos n'adouciroit point
» ſes douleurs. Il me crut, & s'en porta
» mieux, & le conſeil que je lui donnai
» ne fut pas ſeulement fidéle; mais com-
» me il lui fut heureux, le ſuccès fit re-
» connoître que veritablement il étoit fi-
» déle. Mais puiſque les Deſtins le de-
» mandent pour la deſtruction de Troye,
» ne me donnez point la charge de l'aller
» querir, Ajax s'en acquittera mieux que
» moi. Il adoucira par ſon éloquence cet
» eſprit que la douleur & le dépit d'avoir

» été abandonné, rendent aujourd'hui com-
» me furieux ; ou comme il ne manque
» point d'adresse, il trouvera quelque au-
» tre moyen pour l'amener dans votre ar-
» mée. Non, non, il ne faut rien dissimu-
» ler, Simoïs remontera plutôt vers sa
» source, les forêts du Mont Ida man-
» queront plutôt de feuilles, & la Gréce
» donnera plutôt du secours à Troye,
» que l'adresse du stupide Ajax puisse pro-
» fiter aux Grecs, si je ne lui en montre le
» moyen. Que Philoctete soit irrité tout
» autant qu'il le peut être contre Aga-
» memnon, contre nos Capitaines, &
» contre moi-même, qu'il me déteste,
» qu'il m'ait en horreur, & qu'il souhai-
» te qu'on m'abandonne à ses passions pour
» contenter sa furie, & s'assouvir de mon
» sang : néanmoins je ne craindrai pas de
» l'aller trouver, & de paroître devant lui,
» je ferai des efforts pour le ramener avec
» moi, & si la Fortune est de mon côté,
» je me rendrai maître aussi facilement de
» ses fléches, que je sçus prendre le devin
» de * Troye, que je sçus découvrir les
» secrets desseins de cette Ville, que je
» sçus enlever au milieu même des enne-
» mis la fatale image de Pallas, de qui dé-
» pendoit la force de Troye. Et cependant
» Ajax a encore la hardiesse de se compa-
» rer à Ulisse ! Que ne montra-t-il sa ver-
» tu

* Helenus.

„ tu dans un dessein si périlleux ? Où sont
„ les effets de ses magnifiques paroles ?
„ Pourquoi Ajax témoigne-t-il de la crain-
„ te ? Pourquoi Ulisse ose-t-il passer parmi
„ les sentinelles des Troyens, s'abandon-
„ ner à la nuit, & non-seulement entrer
„ dans Troye, mais même dans la Forte-
„ resse, où il enleve la Déesse dans son
„ Temple & sur son Autel, & l'emporte
„ courageusement au travers des épées &
„ des troupes des ennemis ? Si je n'eusse
„ exécuté une entreprise si difficile, en vain
„ le superbe Ajax auroit porté un bouclier
„ revêtu de sept cuirs de bœuf. Ce fut en
„ cette nuit que je remportai la victoire
„ qui fera triompher les Grecs sur les rui-
„ nes des Troyens. Je vainquis alors la
„ Ville de Troye, puisque je fis en sorte
„ alors qu'elle pût être vaincuë. Cessez,
„ je vous prie, de faire remarquer Dio-
„ mede par ce geste, & par ce murmure.
„ Je confesse & je confesserai toûjours qu'il
„ eut part à la gloire de cette entreprise.
„ Mais dites-moi, je vous prie, étiez-vous
„ seul, lorsque vous défendîtes nos Vais-
„ seaux ? Vous aviez avec vous de gran-
„ des Troupes qui vous donnerent du se-
„ cours, & je n'avois avec moi que Dio-
„ mede. Et certes s'il ne sçavoit bien que
„ la sagesse doit l'emporter par dessus le
„ courage, & que le sage est plus considé-

» rable que le vaillant, il demanderoit aussi
» ces armes, qui sont cause de notre di s-
» pute. Ajax fils d'Oilée, plus civil & plus
» modéré que nous, les demanderoit sans
» doute, avec autant de raison que vous
» pouvez les demander. Le courageux Eu-
» riphon, fils de l'illustre Andremon,
» Idomenée, Merion, & Menelas les de-
» manderoient justement, & ne renonce-
» roient pas à de si belles prétentions. Ils
» ne sont pas moindres que vous, dans la
» guerre & dans les combats. Néanmoins
» ils ont bien voulu que les actions qu'ils
» ont faites, cédassent aux conseils que j'ai
» donnés. Vous avez une main qui se
» fait craindre dans les batailles, mais vous
» avez un esprit qui a besoin de ma con-
» duite ; vous avez des forces, mais vous
» ne sçavez pas les gouverner. Pour moi,
» je sçai prévoir l'avenir, & empêcher que
» les maux ne nous surprennent. Vous
» pouvez vaillamment combattre, mais je
» sçai quand il faut combattre, & Aga-
» memnon me consulte quand il veut don-
» ner des batailles. Vous ne servez la Gre-
» ce que de votre corps, & nous la ser-
» vons tout ensemble, & du corps & de
» l'esprit. Enfin, je vous surpasse autant
» qu'un Pilote surpasse un Matelot, autant
» qu'un Capitaine, un simple Soldat : car il
» faut plus considérer l'esprit que la main,
» dans

» dans les uns & dans les autres, & c'eſt
» en l'eſprit ſeulement que conſiſtent les
» plus grandes forces. Ne refuſez-donc pas,
» Princes Grecs, ne refuſez pas à mes veil-
» les qui vous ont été ſi utiles, les récom-
» penſes qu'elles recherchent pour les tra-
» vaux de tant d'années ; afin d'égaler le
» ſalaire aux ſervices que j'ai rendus, je
» ne demande que cet honneur. Nous tou-
» chons déja la fin d'un ſiége ſi laborieux ;
» j'ai rompu tous les obſtacles que les Deſ-
» tins nous oppoſent, & en faiſant en ſorte
» qu'on pût prendre la Ville de Troye, je
» puis dire que je l'ai priſe. Je vous con-
» jure donc par cette eſperance certaine,
» & par les murailles de Troye, que vous
» verrez bien-tôt tomber, de conſidérer
» ma demande ; je vous en conjure par les
» Dieux que j'ai ôtés à vos ennemis, &
» que j'ai fait entrer dans votre parti. En-
» fin, je vous conjure par tout ce qui
» reſte à faire à la prudence & à la ſa-
» geſſe, ſi vous croyez qu'il reſte encore à
» entreprendre quelque choſe de grand &
» de hazardeux, & que vous vous imaginiez
» que les Deſtins de Troye ayent encore
» de ſecrettes armes qui puiſſent en empê-
» cher la chûte. Souvenez-vous que j'ai
» encore la même adreſſe qui a ſurmonté
» tant d'obſtacles ; ou ſi vous ne voulez pas
» me donner ces armes, donnez-les à cette

» image. » Et en finissant son discours, il montra à l'Assemblée la fatale image de Minerve.

EXPLICATION.

D'Ulisse.

ULysse Roi d'Ithaque, de Dulichium, de Zacynthe, étoit fils de Laërte, petit-fils d'Arcesius, & arriere petit-fils de Jupiter ou de Mercure, selon l'opinion commune. Néanmoins les Tragiques Grecs le faisoient fils de Sisyphe, fils d'Eole, fils d'Hellen, fils de Deucalion. Ils s'accordoient mieux sur le Chapitre d'Anticlia, fille d'Autolicus, & petite-fille de Mercure. Tous lui donnent cette Princesse pour mere. Né de tels ayeux, je veux dire, d'un Autolicus, d'un Sisyphe, d'un Mercure, Ulysse leur eût ressemblé mal, s'il n'avoit pas été l'adresse même. Aussi fut-elle son caractere particulier. Apollodore raconte qu'il étoit allé à Sparte, pour faire la cour à Helene, fille de Tyndare. Mais voyant qu'un grand nombre de Princes lui disputeroient cette conquête, il prit sagement le change & tourna ses vœux vers Pénelope, fille d'Iscarius ou Iscarion, frere de Tyndare. Ce dernier étoit dans une conjecture embarassante, & ne sçavoit comment choisir un gendre sans offenser un tas de rivaux puissans, qui la demandoient avec une ardeur égal. Ulysse va le trouver, & offre de le tirer de ce mauvais pas, s'il veut l'aider à obtenir sa maitresse. Tyndare promit tout. Ulysse lui conseilla d'assembler les Princes rivaux, & de les engager par un serment solemnel à approuver le choix qu'il feroit d'un

d'eux

d'eux, & à soûtenir lui & son gendre contre qui que ce fût. La chose réüssit au Lacédémonien, qui s'acquitta à son tour de sa promesse, & fit avoir Pénelope à Ulisse. Il y avoit peu de tems que ces deux époux vivoient ensemble, lorsque les Grecs ligués contre les Troyens, envoyerent prier Ulisse de se joindre à eux. Il feignit d'être insensé pour éviter cet engagement, & accouplant ensemble un bœuf & un cheval, il se mit à labourer le rivage de la mer, & à y semer du sel. Mais ce fut en vain. Palamede, Chef de la Députation, se douta de la ruse, & pour la découvrir mieux, tira Telemaque fils d'Ulysse de son berceau, & le coucha devant la charrue. Il jugeoit bien que si l'Itacien n'avoit pas perdu la raison, il ne se résoudroit jamais à écraser cet enfant. Ce stratagême eut le succès qu'il avoit prévu. Ainsi Ulisse fut comme contraint de marcher à une expédition, qu'il redoutoit, parce que, selon Hyginus, un Oracle lui avoit annoncé, que s'il alloit à Troye, il seroit vingt ans éloigné de sa patrie, ou il ne rentreroit qu'après avoir perdu ses compagnons, & souffert des maux incroyables.

Aussi depuis ce tems-là, il ne put se reconcilier avec Palamede, qui l'avoit arraché d'entre les bras d'une épouse cherie, & du milieu de son Royaume. Il est vrai que Servius rapporte encore un autre sujet de la haine que ces Heros avoient l'un pour l'autre. Voici à peu près comme il s'explique. Ulysse envoyé en Thrace pour en amener des vivres à l'armée des Grecs, étoit revenu sans avoir pu rien faire. Palamede lui en fit des reproches, se chargea lui-même de la commission & s'en acquitta heureusement, quoiqu'Ulysse eût assuré que c'étoit une entreprise où tout autre seroit échoué, comme il avoit fait. On peut juger aisément de ce que les Grecs pensérent alors du Roi d'Itaque. Résolu de s'en vanger,

il gagne un des serviteurs de ce Prince, & l'engage à en fouir une grande somme d'or dans la tente de son Maître : en même tems il contrefait en caracteres Phrygiens des lettres par lesquelles Priam marquoit à Palamede que, suivant leur accord, il lui envoyoit la somme qu'il lui avoit promise ; mais qu'aussi il le prioit de lui tenir parole ; c'est-à-dire, de lui livrer l'armée Grecque. Un Esclave Troyen qui avoit écrit ce faux, avis, le porta au Roi Agamemnon par ordre d'Ulysse, qui le tua sur le champ, de peur que sa perfidie ne fût découverte. Palamede eut beau assurer qu'il étoit innocent. Outre que les richesses trouvées dans sa tente, parloient contre lui, Dictys, Pausanias, le Scholiaste d'Euripide & d'autres assurent qu'Agamemnon, Diomede & Ulysse envioient la gloire de ce Prince, qui s'étoit fait admirer & aimer des Grecs, par l'invention de plusieurs lettres Grecques ; par la science des nombres, des poids, des mesures qu'il avoit trouvée ; par la découverte du jeu des Astragales, qu'il avoit imaginé, pour empêcher les soldats de se débander ; enfin par l'art de ranger les armées en bataille, de donner le mot, de poser les sentinelles, qu'il avoit appris aux Grecques. Agamemnon surtout ne pouvoit pardonner à un homme que l'armée avoit créé Général, à ce que dit Hephestion cité par Photius, lorsqu'elle déposa Agamemnon qui refusoit de sacrifier sa fille Iphigenie, comme les Oracles l'avoient ordonné. Ainsi Palamede fut convaincu de trahison, & lapidé par les Grecs.

Ulysse auroit dû juger par la haine irréconciliable qu'il avoit eue pour ce Prince, de celle qu'il pourroit s'attirer s'il entreprenoit à l'égard des autres ce qui lui avoit causé à lui-même tant de chagrin, je veux dire, s'il les menoit à Troye. Néanmoins il osa plusieurs fois prendre cette com-

mission

mission pour lui. La Ville de Troye ne pouvoit être prise, sans la présence d'Achille, de Neoptoleme son fils, & de Philoctete, ami d'Hercule, qui devoit y porter les fléches d'Hercule dont il étoit le dépositaire. Ce fut lui qui les amena au Camp des Alliés, à force d'adresse & d'éloquence.

Mais ce ne furent pas-là les seuls exploits par lesquels il se signala. Outre qu'il prit le Devin Helenus, fils de Priam, qu'il enleva les chevaux de Rhesus, & qu'il fit une infinité d'autres choses, dont on peut voir aisément le détail en cent endroits, on sçait qu'il enleva le Palladium; c'est-à-dire, une statue de Pallas, Déesse tutelaire des Troyens, qui ne pouvoient perdre leur Ville, qu'ils n'eussent perdu auparavant cette statue merveilleuse, l'un des gages de leur sûreté.

Troye prise, les travaux d'Ulysse ne finirent point. Chacun a lu dans l'Odyssée & ailleurs de quelle maniere ce Héros agité sans cesse par les vents & par les flots, fut jetté de rivage en rivage, & exposé cent fois à des avantures terribles. Ainsi je me bornerai à des choses moins communes. Dictys de Crete raconte qu'Ulysse fut porté en Sycile où régnoit alors Polypheme qui le reçut avec bonté. Mais l'Ithacien toujours amoureux & souvent perfide voulut enlever la fille de ce Prince, nommée Arenée, ou selon d'autres, Elpé, ce qui ayant été découvert, il fut chassé honteusement. Si cela est vrai, voilà l'explication de la fable du Cyclope Polypheme, qu'on trouve dans Homere. Ce qui suit peut servir de même à expliquer ce que ce Poëte a rapporté de la colere d'Eole contre Ulysse. Parthenius a écrit que ce dernier poussé par la tempête dans l'isle Meligonnis, y fut traité avec beaucoup d'humanité par Eole, Roi du pays, qui instruit par la renommée du mérite de l'étranger, étant bien aise d'entendre de sa bouche l'histoire de la guerre

de

de Troye, & du naufrage des Grecs. Ulysse de son côté n'étoit pas moins charmé du séjour de cette Isle, qu'on l'étoit de sa personne, parce que les caresses & les charmes de Polymele, fille du Roi, lui faisoient passer des momens agréables. Enfin il fallut partir ou par bienséance, ou par dégoût des plaisirs. On s'apperçut alors que la jeune Princesse pleuroit continuellement, & baisoit sans cesse quelques présens qu'Ulysse lui avoit fait des dépouilles Troyennes. C'en étoit assez pour juger de ce qui s'étoit passé. Aussi Eole conçut une haine violente contre Ulysse, & lui suscita d'horribles tempêtes, c'est-à-dire, apparamment des ennemis qui le poursuivirent avec une opiniâtreté extraordinaire.

Ce Héros arriva néanmoins dans sa patrie d'où il avoit été repoussé tant de fois. Personne n'ignore qu'il y trouva tout dans un désordre affreux. Une épouse accablée de chagrins : cinquante Princes occupés à le dépouiller de l'honneur & des biens ; son fils réduit à voir l'infamie & l'infortune de sa maison, sans oser se plaindre ; une partie de ses sujets d'accord avec les étrangers qui troubloient l'état, & l'autre condamnée au silence. Cependant il surmonta tant de difficultés par son intrépidité & par sa prudence. Mais les Destins l'avoient condamné à errer toujours. Plutarque rapporte que ce Heros eut à peine tué les amans de Penelope (*a*), que leurs parens se souleverent contre lui. Notre Auteur n'exprime point les suites de cette guerre; mais il y a apparence que l'avantage & le désavantage furent égaux des deux côtez, puisqu'on résolut d'un commun consentement de prendre Néoptoleme pour arbitre. Ce Prince condamna Ulysse à se bannir de son Royaume, jusqu'à ce qu'il eût été absous des homicides

(a) Quæst. XIV, de rebus Hellenic.

micides dont il étoit coupable. Les Poursuivans avoient du moins mérité autant d'être punis que lui. C'est pourquoi ceux de leur parti furent condamnés à payer une amende annuelle à Ulysse, en réparation des dommages que les défunts avoient causés à sa maison. Ulysse se retira donc en Italie, où, si on en croit Théopompe cité par Tzetzes, il choisit la Tyrrhenie pour azile.

Parthenius, Solin, & Strabon, conviennent qu'Ulysse fut de nouveau exilé de sa Patrie, mais ils ne conviennent qu'en ce point. Strabon conduit ce Héros dans la Lusitanie, où il y a apparence, qu'il batit Lisbonne, nommé *Ulyssipo* chez les Anciens. Solin le fait aller jusques dans la Grande Bretagne. Parthenius au contraire veut qu'il ait borné ses courses en Epire, où il eut d'Evippé, fille du Roi Tyrimmas un fils nommé Euriale, qu'il tua long-tems après, à la persuasion de Penelope, qui instruite de la naissance de ce Prince, fit accroire à Ulysse qui ne le reconnoissoit pas, que c'étoit un Etranger venu pour le tuer. On ne sçait lequel croire de ces Ecrivains.

On n'est pas moins embarrassé touchant le genre de mort de ce Héros, & le lieu où il mourut. Homere fait entendre que ce fut dans une vieillesse avancée, au milieu de ses sujets, d'une mort douce & lente, θανάτος ἀβλαχρος Lycophron prétend qu'il mourut de chagrin en Italie, après avoir vu Cassiphone, fille de lui & de Circé tuer Telemaque son époux, pour vanger la mort de sa mere que ce jeune Prince avoit tuée. Hephestion trompé par cet Hemistiche de l'Odissée, prononcé par Tiresias.

. . . . θανάτος δὲ σοὶ ἐξ ἁλὸς αὐτῷ

Ta mort viendra du côté de la mer, assure qu'Ulysse fut changé en cheval par une Magicienne de

Tyrrhenie

Tyrrhenie, nommée Hals, qui le nourrit auprès d'elle jusqu'à la fin de ses jours. Cependant il vaut mieux s'en tenir à l'opinion commune, que Dictys rapporte à peu près en ces termes. Ulysse troublé par divers augures & par plusieurs songes, consulta les Interpretes, qui lui répondirent qu'il devoit se garder de son fils. Là-dessus, il soupçonna Telemaque, le relégua dans l'Isle de Cephalenie, & lui donna des Gardes. C'étoit en vain qu'il prenoit tant de précautions. Telegone fils d'Ulysse & de Circé, cherchoit alors son Pere, portant un dard dont la pointe étoit armée de l'os d'une tourterelle de mer, ce qui étoit la marque de l'Isle où il étoit né. Arrivé au Palais du Roi, les Gardes voulurent lui en défendre l'entrée & il se prépara à s'y faire recevoir par force. Ulysse accourut au bruit, & croyant que c'étoit un assassin envoyé par Telemaque, il lui lança un trait qui ne le frappa point: mais Telegone le blessa mortellement de son dard. Alors Ulysse se consolant en quelque maniere de ce qu'il mouroit par les mains d'un Etranger, & qu'ainsi son fils Telemaque étoit hors de danger de commettre un parricide, demanda au jeune homme qui il étoit, & comment il avoit eu la hardiesse de tuer le fameux Ulysse fils de Laërte. A ces mots Telegone reconnut son erreur. Il poussa un cri lamentable, & versant un torrent de larmes, il lui déclara qu'il étoit fils de Circé & de lui. Ainsi Ulysse trouva ses songes véritables, quoiqu'il fût blessé par un fils dont il ne se doutoit pas. Il mourut au bout de trois jours chargé d'années, qui ne lui ôtoient pas la force & la vigueur.

Son tombeau se voyoit en un quartier de l'Epire où habitoient les Eurytanes, & on lui rendoit de grands honneurs, sur-tout dans la ville de Trampya. Il semble même qu'il s'y faisoit des miracles, & qu'on y rendoit des Oracles. Car

Lyco-

Lycophron, qui rapporte ce fait, traite le corps d'Ulysse de Μάντιν νεκρον, corps Prophéte.

Reste que nous parlions de la fameuse Penelope, puisque c'est l'unique occasion que nous aurons de le faire. Il n'est guéres d'histoire sur laquelle on soit moins d'accord que sur la sienne. Les uns la font fille d'Icarius, fils de Perières, fils d'Eole; les autres d'Icarius, fils de Perieres fils de Cynortas, fils d'Amyclas, fils de Lacédemon, fils de Jupiter: quelques-uns enfin, d'Icarius, fils d'Oebalus, fils de Periéres, & petit-fils de ce Cynortas que nous avons déja nommé. L'unique chose en quoi les Auteurs conviennent, c'est qu'elle étoit fille d'Icarius, niéce par conséquent de Tyndarée, & cousine d'Helene. Il n'est pas moins difficile de concilier leurs opinions touchant le caractere de cette Héroïne.

Pausanias rapporte qu'après son mariage avec Ulysse, Icarius n'oublia rien pour engager son gendre à demeurer à Lacédemone, & qu'ensuite il s'adressa à elle-même, en la conjurant de ne le point abandonner. Mais il ne put persuader ni l'un ni l'autre, & il eut le chagrin de les voir partir pour Ithaque. Cependant il ne serebuta pas. Il les suit dans un char, leur fait de nouvelles instances, répand des larmes, pousse des cris lamentables vers le Ciel. Ulysse touché de pitié, dit enfin à la Princesse, qu'elle prît parti entre lui & son pere, qu'il lui laissoit le choix. Penelope ne répondit rien, mais se couvrant le visage de son voile, elle fit assez juger à Icarius qu'elle aimoit mieux accompagner son époux. Ainsi le pauvre Prince la laissa aller, & fit élever une statue de la pudeur au même lieu où la chose étoit arrivée. Si on peut faire quelque fond sur ce récit il faut avouer qu'il justifie bien le portrait magnifique qu'Homere nous a laissé de Penelope. On sçait qu'il en fait une Princesse pudique & laborieuse, une mere tendre, une économe attentive

tive, une épouse fidelle. Ce fut inutilement, qu'une foule d'amans illustres, puissans, distingués par leur mérite la tenterent. Elle eut la force de résister à leur passion, & l'adresse de les amuser pendant plusieurs années, par la promesse qu'elle leur avoit faite de prendre un époux, dès qu'elle auroit achevé certaine toile à laquelle elle travailloit le jour devant eux, pour la défaire durant la nuit. Mais beaucoup d'Auteurs assurent que c'est un tableau flatté, s'il y en eût jamais, & traitent Penelope, après Licophron de Βάσσαρα καλῶς κασωρευόσα *meretrix honeste scortans*. Pausanias entr'autres fait mention de ce sentiment dans les Arcadiques. Il écrit que cette Héroïne convaincue par Ulysse d'avoir elle-même attiré les Poursuivans dans son Palais, fut obligée de se retirer à Sparte, & ensuite chez les Mantinéens, parmi lesquels c'étoit une tradition générale que celle qu'on vient de voir. D'autres sont plus précis, car ils vont jusqu'à nommer un fils qu'elle eut pendant l'absence de son époux; sçavoir, le Dieu Pan, né, selon les uns, de Mercure & d'elle, ou selon d'autres, de la semence mêlée & d'elle & de ses nombreux amans. Et quant aux témoignages contraires d'Homere, on doit s'en embarrasser peu, à ce qu'ils disent, fondés sur les raisons suivantes. Hermesianax assure dans Athenée, que ce Poëte eut une forte passion pour Penelope, & qu'elle l'arrêta long-tems à Ithaque. D'un autre côté, on trouve dans un Poëme Grec intitulé le combat d'Hesiode & d'Homere, que la Pythie interrogée par Adrien sur la patrie & sur la famille d'Homere, répondit qu'il étoit Ithacien, fils de Telemaque & d'Epicaste (*a*). N'en est-

ce

(*a*) . . . Ἰθακήσιος ἐστιν
Τηλέμαχος δὲ Πατήρ καὶ Νεστορίν Ἐπικάστη
Μήτηρ . . . . .

ce pas assez pour qu'il ait dû combler Penelope de louanges, soit en qualité d'amant, ou en celle de petite-fille ?

FABLE DEUXIE'ME.

Ulisse obtient les armes d'Achille ; Ajax s'en tuë de dépit, & il naît de son sang une fleur.

ARGUMENT.

ON reconnut en cette occasion combien l'éloquence a de forces. Les Juges furent touchés par le discours que fit Ulisse, & les armes de la valeur furent le prix de l'éloquence. Cependant Ajax, qui avoit tant de fois résisté tout seul à Hector, au fer, & au feu des ennemis, & enfin à Jupiter même, ne put résister à ses passions. Ajax qui paroissoit invincible, fut vaincu par la douleur, & s'arma contre soi-même. Ainsi en tirant son épée : » Au moins, dit-» il, elle est à moi ; mais Ulisse ne vien-» dra-t-il point encore me la disputer ? » Non, non, je la cacherai dans mon » cœur. Cette misérable épée qui a si sou-» vent rougi du sang des Troyens, rougi-» ra maintenant du sang de son maître, » & Ajax seul aura la gloire de triompher » aujourd'hui d'Ajax. « En même-tems il se jetta sur la pointe de son épée, qu'il s'enfonça dans le corps, & rien ne la fit sortir

ſortir de la playe, que le ſang qui en rejaillit à gros bouillons. La terre qui reçut ce ſang, en produiſit une fleur ſemblable à celle qui nâquit autrefois du ſang d'Hyacinthe. En effet, les mêmes lettres qu'on voit au milieu de ſes feuilles, & qui formerent les plaintes de l'un, commencent le nom de l'autre.

EXPLICATION.

De la mort d'Ajax.

AJax étoit fils de Telamon, frere de Pelée; & petit-fils d'Aeaque. Sa mere s'appelloit Eriboea, fille de Porthaon, ou Periboea, fille d'Alcathous, ou même Meliboea, ſelon Athenée. Ainſi de tous les côtés, il avoit des Dieux pour ancêtres, car Aeaque étoit fils de Jupiter & d'Egine, & Periboea petite-fille de Pelops, & arriere-petite fille de Tantale, fils de Jupiter. Sa naiſſance eut quelque choſe de miraculeux, ſi on croit Pindare, les Scholiaſtes d'Homere & de Sophocle, Suidas & d'autres. Voici comme ils racontent la choſe. Hercule étoit allé voir Telamon ſon ami, & s'étoit apperçû du chagrin qu'il avoit de ſe voir ſans poſtérité. Sur le champ, il s'adreſſe à Jupiter, & le prie d'accorder à ce Prince un enfant dont la peau fût impénétrable, comme celle du Lion de Nemée, & qui eût un courage égal à celui de cet animal. Sa priere achevée, il apperçut un Aigle, dont tirant un heureux augure, il prédit à Telamon qu'il lui naîtroit un fils tel qu'il l'avoit ſouhaitté. Ajax naquit en effet au bout d'un terme court, & Hercule, revenu alors auprès de ſon ami, enveloppa

l'enfant

l'enfant, nud comme il étoit, dans sa peau de Lion. Voilà, dit-on, les deux causes de la valeur, de la force, & de la dureté d'Ajax. Mais on a beau faire, il manque toujours quelque chose à nos précautions, quand le destin n'est pas d'accord avec nous. C'est pourquoi il resta un endroit foible au jeune Héros, parce qu'il y avoit un trou à la peau dont il avoit été couvert, & c'est par cet endroit qu'il donna prise à la mort. Il n'en fut pas de même de sa valeur. Elle ne céda qu'à celle d'Achille son cousin, dont il sçut d'ailleurs imiter parfaitement les manieres emportées, hautaines & violentes. Il commandoit les Salaminiens au Siége de Troye. Sa fureur y fit beaucoup de biens aux assiégeans, ainsi que le rapporte Ciceron, dont voici les propres termes, que je copie à cause de leur beauté : *Non desiderat fortitudo advocatam iracundiam : satis est instructa, parata, armata per sese. Nam isto modo quidem licet dicere utilem violentiam ad fortitudinem utilem etiam dementiam, quod & insani & ebrii multa faciunt sæpe vehementius.*

Semper Ajax fortis, fortissimus tamen in furore.
Nam facinus fecit maximum, cum Danais inclinantibus,
Summam rem perfecit manu, prœlium quum restituit insaniens.
Dicamus igitur utilem insaniam.

Sa présomption ne rendit pas moins de service aux Grecs, parce qu'elle étoit une des sources de l'entreprise qu'il faisoit voir : *éclaire-moi seulement*, dit-il à Jupiter dans l'Iliade, *& laisse-moi faire le reste.* Sophocle lui conserve le même caractere dans la Tragédie d'Ajax. Telamon recommande dans un endroit à son fils de joindre à son courage l'assistance du Ciel. *Les lâches mêmes*

vaincroient avec ce secours, lui répond Ajax; *pour moi, je suis assuré de la victoire sans cela.* Sa réponse à Minerve qui lui donnoit des avis, n'est pas moins fiere. *Ne vous embarrassez point de mon poste*, lui dit-il; *j'en rendrai bon compte, réservez vos bons offices pour les autres Grecs.* Un homme qui a une pareille confiance en lui-même, il n'est pas étonnant qu'il pousse l'intrépidité à l'excès. Eh! que craindroit-on, quand on est sûr de son courage, qu'on méprise l'ennemi, qu'on ne se défie pas de sa propre foiblesse?

Cependant les vices ont beau être utiles par quelqu'endroit, ils n'en sont pas moins vices, & ainsi ils ont tôt ou tard des suites funestes. Aussi la hauteur & l'emportement d'Ajax le perdirent à la fin. Voici comme le Scholiaste d'Homere, celui d'Aristophane qui cite l'Auteur de la petite Iliade, Eustathius & d'autres racontent le fait. Achille mort, Ajax & Ulysse prétendoient à ses armes, qu'ils regardoient tous deux comme un prix dû à leurs exploits. Soit qu'Agamemnon ne pût ou ne voulût pas décider ce différent, il se remit à ce que répondroient les Esclaves Troyens sur cette question: qui a fait plus de mal à Troye, d'Ajax ou d'Ulysse? Ceux-ci jugerent en faveur d'Ulysse, & par-là il remporta la victoire. Le feroce Ajax ne put digérer cet affront: devenu furieux, il se jetta sur quelques troupeaux, que sa phrénésie lui faisoit prendre pour des Grecs, & s'appercevant ensuite de son erreur, il se tua la derniere année du siége de Troye. Voilà l'opinion générale sur la mort de ce Heros.

Dyctis de Crete, Suidas & Cedrenus en ont une qui en diffère de beaucoup. Selon eux, sa dispute avec Ulysse, avoit pour objet le Palladium, que tous deux vouloient emporter dans leur Patrie, & qui fut adjugé au Prince d'Itha-

que

que, lequel craignant le ressentiment de son rival, le fit assassiner la nuit dans sa tente. Si on en croit d'autres Auteurs au contraire, ces deux Héros n'eurent pas le moindre différend. Darès écrit qu'Ajax fut tué par Paris d'un coup de fléche. D'autres veulent que les Troyens, avertis par un Oracle, l'étoufferent dans du limon; car c'est apparamment ce qu'on a voulu marquer, lorsqu'on a dit qu'ils lui jetterent de la terre, & qu'ils le firent mourir par ce moyen. En un mot, il n'y a rien de certain touchant sa mort.

Quoiqu'il en soit, Ajax semblable à son cousin en tant de chose, beau, invulnérable, courageux, vindicatif, superbe comme lui, lui ressembla encore par les honneurs que les Grecs lui rendirent, & par les miracles qu'ils lui attribuerent. Les Athéniens eurent toujours pour lui une dévotion particuliere, & donnerent meme son nom à une de leurs Tribus. La Tribu Ajantide. Les Salaminiens lui éleverent un Temple. Les Locriens imploroient son secours dans les combats. Les Grecs en corps firent autant, avant la Bataille de Salamine, & lui consacrerent ensuite, comme une partie des prémices destinées aux Dieux, un des vaisseaux pris sur les Perses dans cette fameuse journée. Quant aux prodiges qu'il opera, Pausanias en est rempli, mais je n'en citerai qu'un. Il assure qu'Ulysse ayant fait naufrage sur les côtes de Sicile, la tempête porta les armes d'Achille sur le tombeau qu'Agamemnon avoit fait dresser à Ajax sur le Promontoire de Rhetée. En vérité, c'étoit-là un beau Saint pour lui décerner tant d'honneurs, & pour lui faire faire des miracles, qu'un homme à qui on avoit crû dans les commencemens devoir refuser la sépulture, & contre qui Calchas même avoit prononcé cette sentence! Mais les Grecs ne faisoient pas attention à ces sortes de choses. Ils aimoient

trop le merveilleux pour rejetter rien de ce qui l'étoit. La Fable que je vais conter, & qui vient ici à propos, en sera une nouvelle preuve.

Hector s'étant rendu Maître des Armes d'Achille par la mort de Patrocle qui les portoit, Thetis pria Vulcain d'en faire d'autres pour ce fils bien-aimé. Le Dieu prompt à servir les belles, s'acquitta de sa commission avec une adresse digne de lui; car outre qu'elles étoient Fées, c'étoit un ouvrage de la derniere magnificence, ainsi qu'on peut voir dans Homere. Il ne s'agissoit plus que de les payer, & Vulcain les mettoit à un haut prix, il demandoit à Thetis la derniere faveur pour récompense. Elle ne fut point étourdie de sa proposition. *J'accorde tout*, dit-elle, *mais avant tout, il faut essayer l'armure, mettez-la sur mon corps.* Vulcain le fit. A l'instant la Déesse s'échappa, & le pauvre boiteux la vit avec douleur disparoître en un moment. C'est Phylarque qui rapporte cette histoire. N'est-ce pas-là traiter indignement les Dieux, que de les représenter occupés à se tromper les uns les autres? Est-ce-là avoir quelqu'idée de la sainteté & de la sagesse d'un Etre suprême? Non, sans doute. Doit-on donc être surpris que les anciens ayent canonisé les Ajax, les Achilles, les Helenes? Il est vrai que ces Héros avoient des deffauts grossiers; mais les autres Dieux en avoient des pareils, & d'ailleurs, comme je l'ai déja dit, les Grecs, Inventeurs de ces Divinités, ne s'embarrassoient pas de cela, il y avoit du merveilleux dans ces contes; c'en étoit assez, ils les adoptoient. C'est ainsi qu'ils adoptoient les suivans. Philostrate raconte que des Pasteurs Phrygiens, dont la peste faisoit périr les Troupeaux, s'assemblerent autour du tombeau d'Ajax, & accablerent ce Héros de malédictions. Un d'eux eut même l'insolence de lui reprocher qu'il avoit

fui

fui, & chanta ce vers d'Homere Αἴας δ' οὐκέτι μίμνεν. On entendit à l'instant une voix menaçante, sortie du sein de la terre, prononcer ces paroles : ἄλλο δ' μίμνεν qui mirent les Bergers en fuite,

C'est ainsi, encore une fois que les Grecs rendirent des honneurs divins à celui, auquel ils avoient été sur le point de refuser ceux de la sépulture. En effet, on mit la chose en délibération. Calchas prétendoit qu'un homme qui s'étoit tué volontairement, ne méritoit pas qu'on le brûlât. Le feu étoit regardé comme un élément sacré. D'ailleurs, comme il est d'une nature légere, & qu'ils croyoient que nous avons des corps étherés, d'une nature semblable à la sienne, ils se persuadoient que les flammes en consumant ce que nous avons de grossier & de terrestre, ne nous laissoient que ce corps étheré, qui servoit de véhicule à l'ame pour retourner dans le Ciel. Voilà les deux raisons que ce devin avoit de soutenir qu'on ne devoit, ni souiller le feu, par l'attouchement d'un tel cadavre, ni accorder à ce cadavre un bucher qui auroit mis son ame en état de s'envoler au Ciel, où elle étoit indigne d'entrer. Car on regardoit dès lors comme un crime de se défaire soi-même, soit que la raison eût introduit ce dogme, ou que ce fut la politique seule, cette opinion demeura parmi les descendans de ces Anciens. Socrate dit dans le Phedon, *que c'est un crime d'abandonner son poste, où Dieu, ce grand Capitaine, nous a placés, sans une permission ou un ordre de sa part.* Eschine rapporte dans l'Oraison contre Cresiphon. , que *c'étoit la coûtume ancienne des Grecs, de couper la main de celui qui s'étoit tué, & de l'ensévelir séparément du reste du corps, comme une chose étrangere qui l'avoit privé de la vie.* Hegesippe dit, que *ceux qui n'ont pas voulu attendre le commandement de Dieu,*

leur

leur Pere, pour sortir de la vie, méritent d'être privés de la terre, leur mere. D'autres ajoûtent, conformément au sistême de Platon, que c'est briser sa prison, parce que l'ame est emprisonnée dans nos corps par le Créateur, jusqu'à un certain tems déterminé par lui, & qu'il n'est pas permis d'abreger. C'est en cela qu'ils font consister le crime de se défaire. De-là cette Loi des Romains: *qui sibi manum admoverit, insepultus esto*, que la Philosophie Stoïque sembla enfin avoir abolie. On en vint alors à s'imaginer, qu'il y avoit de la foiblesse à ne sçavoir pas quitter la vie en de certaines occasions. Un homme disoit-on, se retire de bonne heure d'un employ, dont il sent qu'il va devenir incapable. Il n'attend pas qu'on vienne lui demander sa démission. Il faut sortir de même de la vie, il en faut sortir de bonne grace, & comme un Convive rassasié, sort de la table du festin. Qu'y ferions-nous, quand la vieillesse nous rend la vie inutile; quand nos incommodités nous rendent insupportables à nous mêmes: quand nos malheurs nous ôtent ce qui pouvoit rendre la vie agréable à un homme de bon sens? Nous ne pouvons plus être utiles aux autres. D'ailleurs la Société n'a plus de droit sur nous, d s que nous ne tirons plus d'avantage d'elle. Quel motif donc pourroit nous retenir au milieu d'elle? L'ordre de Dieu. Mais Dieu nous a-t'il produits, pour que nous fussions malheureux? Ce sont des contes que le prétendu ordre qu'il nous a donné de garder certain poste, quelque chose qui arrive, jusqu'à ce qu'il nous reléve. Cette prétendue prison de nos membres où, à en croire les Platoniciens, il a voulu que nos ames expiassent d'anciennes fautes par une captivité longue & dure; c'est un autre conte, qui n'a pas plus de fondement que le premier. Alléguera-t'on comme une

marque

marque de la volonté divine : cet attachement pour la vie qu'elle nous a donné ? Cet attachement n'a été destiné qu'à nous empêcher de nous ôter la vie sans de fortes raisons, & par un pur caprice ; il n'a été destiné que pour cette fin, s'il est vrai que ce ne soit pas une suite nécessaire de la nature, comme il le paroît. C'est ainsi qu'ils raisonnoient. Mais voici leurs propres termes, pris de Séneque, qu'on sera sans doute bien aise de voir. *Prope est à timente, qui fatum segnis expectat, sicut ille deditus ultra modum vino est, qui amphoram exsiccat, & fœcem quoque exsorbet .... Si inutile ministeriis est corpus, quidni oporteat educere animum laborantem ? & fortasse paullò ante quam debet, faciendum est, ne cum fieri debeat, facere non possis, & cum majus periculum sit male vivendi quam citò moriendi, stultus est qui non exigui temporis mercede, magnæ rei aleam redimit .... Si Senectus cœperit concutere mentem ; si partes ejus convellere ; si mihi non vitam reliquerit, sed animam ; prosiliam ex ædificio putrido ac ruenti..... Si morbum sciam perpetuò mihi esse patiendum, exibo non propter ipsum, sed quia impedimento mihi futurus est, ad omne propter quod vivitur. Imbecillus & ignavus est, qui propter dolorem moritur.* ; Stultus *qui doloris causâ vivit.* Il faudroit copier la moitié des œuvres de ce Philosophe, si on vouloit rapporter tous les endroits où il soûtient la même doctrine. Sur-tout il est plein des louanges de Caton d'Utique, ce vertueux Romain, qui ne put survivre à la liberté de sa patrie, & qui aima mieux voir la mort, que le visage du Tyran. En d'autres endroits, il dit qu'il y a de la lâcheté à être esclave, tandis qu'il est une voye ouverte à un chacun de se mettre en liberté, la mort, qu'il n'est possible à personne de nous ravir. Cette facilité même de mourir est un

de

de ses argumens, & il en conclut que le Ciel n'a mis la mort entre nos mains qu'afin que nous sçussions profiter de cet heureux moyen de finir nos maux. En un mot, il ne tarit pas sur cette matiere. Il n'étoit pas le seul qui pensât de cette façon. Outre que c'étoit un des dogmes favoris de sa Secte. Outre qu'il y avoit des Républiques où les loix permettoient de se défaire pour certaines raisons qu'on devoit faire approuver par le Magistrat : ainsi qu'à Marseille & dans l'Isle de Cea, où ils gardoient de la cigue pour ceux à qui ils jugeoient juste d'accorder la permission de mourir. Outre ces cas particuliers, on sçait que ce fut une chose établie parmi les Sages d'entre les Romains, même avant le régne des Empereurs, de hâter leur mort en certaines conjonctures. Brutus, Atticus, & Caton en sont des exemples illustres.

Depuis ces grands hommes, non-seulement on se crut permis de faire la même chose. On crut même qu'il y avoit de la gloire à prendre ce parti à propos, & de la honte à n'oser le faire. Dès-lors, on ne vit plus que des hommes qui se faisoient couper les veines dans un bain, qui se condamnoient à mourir de faim, qui s'empoisonnoient, qui se perçoient de leurs épées. Il n'y eut pas jusqu'à un Othon, un homme mol, efféminé, qui ne se tuât de sa propre main avec une fermeté extraordinaire. C'étoit-là sans doute un étrange effet de la vanité. Mais de quoi n'est-elle pas capable ? Que ne peut-on point, quand on se dit à soi-même que l'action qu'on va faire immortalisera notre nom, qu'elle occupera la postérité, qu'elle y causera l'admiration de nos derniers neveux ! il n'est point de liens dans la nature, point d'attachemens dans le monde, point de raisonnemens dans la Philosophie & dans la Religion, que cette unique pensée n'é-

touffe

touſſe & ne vainque. Ainſi quand la politique voulut enfin remédier à cette indifférence pour la vie, elle ne put y réuſſir qu'en interreſſant cette vanité même, qui étoit la ſource du mal. On employa donc les ſupplices infâmes, on expoſa les cadavres nuds aux yeux du public, on les traina honteuſement par les rues. Qu'arriva-t'il ? l'imagination frappée de ce ſpectacle, chacun commença à concevoir de l'éloignement pour une action qu'on puniſſoit de cette maniere. On ne voulut plus la faire, puiſqu'elle couvroit de deshonneur la mémoire & la famille de quiconque l'entreprenoit; ainſi on rentra enfin dans les voyes de la nature, dont l'amour exceſſif de la gloire, avoit détourné les hommes depuis tant de tems.

FABLE TROISIE'ME.

ARGUMENT.

Après la deſtruction de Troye, Hecube femme de Priam, qui s'étoit retirée entre les tombeaux de ſes enfans, eſt faite eſclave d'Uliſſe.

APRE'S qu'Uliſſe eut remporté cette victoire, il alla par l'ordre des Grecs à Lemnos, cette Iſle renommée par la naiſſance d'Hypſipile, fille du fameux Thoas, & par le meurtre des hommes qu'elle y fit autrefois mourir. On l'envoyoit dans cette Iſle pour en apporter les fléches d'Hercule; & ſon voyage fut ſi heureux, qu'il adoucit Philoctete, & le fit venir à l'armée avec les fléches qu'on attendoit pour donner le dernier coup qui devoit triompher de Troye.

Ainsi cette guerre fut terminée; Priam perit avec son Empire, sa femme perdit sa forme de femme, & commença à abboyer dans un Pays étranger sous la figure d'une chienne. Alors la fameuse Ville de Troye, qui étoit située sur cette pointe de terre qui borne la longueur de l'Hellespont, ne parut plus que comme un grand bûcher allumé, & l'Autel de Jupiter fut arrosé du peu de sang que Priam avoit de reste. Cassandre la Prêtresse d'Apollon, fut arrachée par les cheveux hors du Temple de ce Dieu, & ce fut inutilement qu'elle leva les mains au Ciel pour en implorer le secours. Les Dames Troyennes, qui s'étoient jettées comme en un azyle dans les Temples qui étoient en feu, embrassoient en vain les images des Dieux, qui avoient peur pour eux-mêmes. Les victorieux les en retirerent de force, & en firent leur récompense, & leur plus glorieux butin. Le petit Astyanax fut précipité des mêmes Tours, d'où sa mere avoit accoûtumé de lui montrer Hector son pere, quand il combattoit contre les Grecs pour la défense de son Pays. Enfin, un vent favorable obligea les Grecs de songer à leur retour, & alors les misérables Troyennes redoublerent leurs gémissemens, & en baisant leur terre natale: » Adieu, s'écrierent-elles, adieu nos» tre chere Patrie, on nous arrache de ton
» sein. «

Jacob

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

» ſein. « En même-tems on les contraignit de quitter leurs maiſons qui fumoient encore. Hecube fut la derniere qu'on entraîna dans les Vaiſſeaux, car on la chercha long-tems, ſans eſperance de la trouver : Enfin Uliſſe la trouva parmi les ſépultures de ſes enfans, dont elle baiſoit les tombeaux, & en fit ſa priſonniere & ſon eſclave. Mais avant que de partir, elle prit les cendres d'Hector, & les avala pour les emporter avec elle ; & comme la fortune ne lui avoit rien laiſſé que des larmes & des cheveux blancs, elle fit un ſacrifice de ſes cheveux & de ſes larmes, qu'elle laiſſa au lieu de fleurs, ſur le tombeau du grand Hector.

FABLE QUATRIE'ME.

ARGUMENT.

Polymneſtor Roi de Thrace, tuë Polydore, le plus jeune des enfans de Priam, pour avoir les tréſors qui lui avoient été confiés avec la vie de ce jeune Prince.

IL y a de l'autre côté de la mer, vis-à-vis du lieu où Troye étoit autrefois, un Pays qui eſt habité par les Thraces, & Polymneſtor en étoit Roi, durant que les Grecs tenoient les Troyens aſſiégés. Priam qui prévoyoit peut-être les malheurs qui devoient bien-tôt l'accabler, lui envoya en

ſecret Polydore ſon plus jeune fils, pour ſe conſerver un vengeur, s'il étoit vaincu par ſes ennemis. Et certes ce deſſein précédoit d'un ſage conſeil, & il ne faut point douter qu'il n'eût eu un ſuccès heureux, ſi Priam n'eût point envoyé avec ſon fils, ce qui tente les ames avares, de grandes richeſſes & des grands tréſors. Ainſi lorſque la fortune de Troye eut été entierement ruinée, le Roi de Thrace Prince infidéle & inhumain, coupa lui-même la gorge à ce jeune Prince qui lui avoit été confié; & comme s'il lui eût été poſſible de ſe defaire de ſon crime avec le corps de Polydore, il le jetta dans la mer, du même endroit où il le tua.

FABLE CINQUIE'ME.

ARGUMENT.

Comme les Grecs s'en retournoient en leur Pays; leurs Vaiſſeaux furent arrêtés en Thrace, par l'ombre d'Achille; & pour appaiſer ſes manes, on lui immola Polyxene fille de Priam, qu'il demandoit en ſacrifice.

CEPENDANT Agamemnon mouilla l'ancre dans un Port de la Thrace, & s'y mit à couvert avec ſes Vaiſſeaux, en attendant que la tempête eût ceſſé, & que le vent ſe fût rendu favorable. Mais il ne fut pas ſi-tôt arrêté que la terre ſe fendit,

&

& qu'il s'y fit un grand gouffre, d'où l'on vit sortir Achille avec un visage menaçant, & dans l'état où il étoit, lorsqu'une colere injuste l'obligea de tirer l'épée contre Agamemnon son Général. » Quoi donc, dit-il, » ô Grecs insensés! pensez-vous retourner » en Gréce, sans reconnoître mes services? » Avez-vous enseveli avec mon corps la » mémoire de ma vertu, & des biens que » vous me devez? Prenez garde que mon » tombeau ne demeure pas sans honneur, » & que le sang de Polixene appaise les » manes d'Achille. « A peine eut-il cessé de parler, que pour contenter son ombre cruelle, on arracha Polixene d'entre les bras de sa mere, qui n'avoit presque plus que cet enfant à qui elle pût montrer sa tendresse, & dont elle pût recevoir quelque petite consolation parmi tant de calamités. Ainsi l'on mena Polixene aussi constante que malheureuse, sur le tombeau du cruel Achille; & comme cette fille illustre se souvint toûjours d'elle-même, elle montra un courage qui surpassoit celui d'une femme; & qui fit peur à ses ennemis. Enfin quand elle fut sur l'Autel, qu'elle vit toutes choses prêtes, & que Pyrrhus fils d'Achille, ayant le coûteau en main, jettoit déja les yeux sur elle: » Achevez, lui » dit-elle, de répandre le sang Royal. Tout » est prêt, il n'y a plus rien qui vous arrê-

» te. Choisissez la gorge, ou le sein (& en
» même-tems elle se découvrit le sein & la
» gorge.) Aussi-bien Polixene ne se résou-
» droit jamais à servir, & ne voudroit pas
» vivre pour être esclave. Ne différez point
» ce coup par de vaines cérémonies, il n'y
» a point de Dieux que vous puissiez appai-
» ser par un sacrifice si cruel. Je souhaite-
» rois seulement, pour la consolation de
» ma mere, qu'elle pût ignorer ma mort.
» Ma mere seule m'afflige; & bien qu'elle
» ait plus de sujet de pleurer sa vie, que de
» se plaindre de ma mort, la douleur qu'-
» elle en ressent, diminuë le bien & la joie
» que j'ai maintenant de mourir. Mais afin
» que je meure libre, & que je ne quitte
» qu'en mourant cet avantage de ma nais-
» sance, n'usez point sur moi de contrain-
» te. Que vos mains ne me touchent point,
» & puisque je suis une victime recomman-
» dable par sa pureté, que je ne sois point
» profanée par les attouchemens des hom-
» mes; si mon sang demeure libre, il en
» sera plus agréable à qui que ce soit que
» vous m'immoliez. Enfin, si mes dernie-
» res paroles sont capables de vous tou-
» cher, la fille du Roi Priam, aujourd'hui
» comme votre esclave, vous conjure par
» tous les biens que vous espérez de sa
» mort, de rendre son corps à sa mere,
» sans en exiger de rançon. Qu'elle n'a-
» chette

» chette point le droit de me donner une
» sépulture, autrement que par ses lar-
» mes ; elle l'a assez bien payée pour faire
» inhumer mes freres, quand elle en a eu
» le pouvoir. « Polixene ne parla pas davantage, & fit pleurer toute l'Assemblée par ces courageuses paroles qu'elle prononça sans pleurer. Le Prêtre même qui la sacrifia, lui ouvrit malgré lui le sein qu'elle lui présenta elle-même, & ne put s'empêcher de mêler ses larmes avec le sang de cette victime. Ainsi la courageuse Polixene conserva jusqu'à la mort une constance inébranlable, & même lorsqu'elle tomba, & que le sang qu'elle avoit perdu lui eut ôté la force de se soûtenir, elle eut soin de tomber honnêtement, & de garder la bienséance en ce dernier moment de sa vie. Les Dames de Troye releverent son corps, & se représenterent alors avec plus d'horreur que jamais, combien la seule Maison de Priam avoit donné de sang à cette guerre. Elles déplorerent tout ensemble, & la fortune de cette fille & la condition de sa mere, n'aguéres Reine triomphante, & l'honneur de toute l'Asie ; & maintenant si malheureuse, & si peu considérable parmi le butin de Troye, que le victorieux Ulisse la dédaigne pour son esclave. En effet, il l'eût rejettée, si elle n'eût été mere d'Hector ; & bien qu'elle ait cet avantage, n'est-

ce pas une chose étrange qu'Hector ait eu de la peine à trouver un Maître à sa mere? Elle n'eut pas si-tôt vu Polixene morte, qu'elle se jette sur le corps de cette fille généreuse. Elle lui donna les larmes qu'elle avoit si souvent données à sa Patrie, à ses enfans, à son mari, & remplit de larmes sa playe. Elle la baisa mille fois en mere affligée, elle se battit l'estomach, qui étoit accoûtumé il y avoit déja longtems à recevoir des coups de sa propre main, & laissant traîner ses cheveux parmi le sang de sa fille; enfin après mille sanglots, elle fit encore ces plaintes: » Tu es donc morte, ô » aimable & chere fille, derniere douleur » de ta mere! Car enfin que restoit-il qui » pût encore m'affliger? Je ne puis voir ta » blessure, que je ne voye aussi la mienne; » & pour perdre tous mes enfans par des » meurtres épouventables, je te perds aussi » par un meurtre. Je m'imaginois que tu » en serois exempte, à cause que tu étois » fille; & cependant tu es morte, & tu es » morte par le fer, à cause seulement que » tu es fille. Le même Achille, qui fut le » fleau de Troye, & l'exterminateur de » mon sang, a perdu la sœur après avoir » perdu les freres. Lorsqu'il tomba mort » par les fléches d'Apollon & de Pâris, je » dis alors en moi-même, qu'au moins il » ne falloit plus redouter Achille; & néan-

» moins

„ moins c'étoit alors que je devois le re-
„ douter. Sa cendre même s'éléve aujour-
„ d'hui contre nous, & du tombeau qui le
„ renferme, il nous fait encore la guerre.
„ Je n'ai été féconde Mere, que pour lui
„ donner des victimes. L'Empire de Troye
„ est abattu, cette grande Ville est ruinée,
„ & les maux publics se sont terminés par
„ un événement épouventable ; mais il n'y
„ a que moi seule pour qui les malheurs
„ de Troye ne soient pas encore finis. Ma
„ douleur ne sçauroit vieillir, elle se re-
„ nouvelle sans cesse ; & pour n'être ja-
„ mais consolée, la Fortune qui me per-
„ sécute, veut que mes malheurs soient
„ toûjours nouveaux. Moi qui étois n'a-
„ guéres Reine, & considérable par les
„ forces de tant d'enfans généreux ; main-
„ tenant, malheureuse & abandonnée de
„ toutes choses, l'on m'entraîne comme
„ une bannie dans un Pays étranger, &
„ l'on m'arrache des tombeaux des miens,
„ pour être esclave de Penelope. Je m'i-
„ magine déja qu'en me donnant ma tâche
„ comme à ses autres esclaves, elle dit par
„ mépris, en me montrant aux Dames
„ d'Itaque : Voilà la mere de ce grand
„ Hector ; voilà la femme de Priam. Enfin
„ après tant de pertes, ô déplorable Poli-
„ xene ! toi qui adoucissois toute seule les
„ afflictions de ta mere, tu as servi de vic-
„ time

» time sur le tombeau d'un ennemi ; &
» lorsque je t'élevois, j'élevois une victi-
» me pour être immolée au plus grand de
» nos ennemis ? A quoi suis-je encore des-
» tinée ? A quoi me réserve encore une
» vieillesse déplorable ? A quoi me reser-
» vez-vous, Dieux cruels & inhumains ?
» Ne prolongez-vous la vie d'une malheu-
» reuse femme, que pour lui faire voir
» sans cesse de nouveaux maux, & de nou-
» velles funérailles ? Qui croiroit qu'on pût
» appeller Priam heureux, après la chute
» de son Empire ? & cependant il est heu-
» reux par sa mort. Au moins il n'a pas le
» déplaisir de te voir morte, & immolée
» au meurtrier de ses enfans, & s'il a per-
» du son Royaume, il a en même-tems
» perdu la vie. Quelles funerailles te pour-
» ra-t-on faire qui soient égales à ta nais-
» sance ? Ton corps ne sera pas enseveli
» dans le tombeau de ses Ancêtres ; ce n'est
» pas là ta fortune, ni la fortune de ta
» Maison. Je ne te donnerai que des lar-
» mes, au lieu d'une pompe funébre, &
» tu n'auras pour ton sépulchre qu'un peu
» de sable étranger, dont je couvrirai ton
» corps. Enfin, nous avons perdu toutes
» choses, & il ne reste plus rien qui me
» fasse souffrir la vie, si ce n'est mon cher
» Polydore, autrefois le plus jeune de mes
» enfans, & maintenant mon fils unique.

» Mais

» Mais pourquoi tant différer de laver la » playe de Polixene ? Et comment puis-je » endurer que son visage soit si longtems » souillé de sang ? « Lorsqu'elle eut fait cette plainte, elle alla vers le rivage de la mer en s'arrachant les cheveux, & dit aux Troyennes, qu'on lui apportât des vaisseaux afin de puiser de l'eau.

EXPLICATION.

De l'apparition d'Achille.

ON traite ordinairement de visionnaires ceux qui assurent avoir vû des esprits. Peut-être le sont-ils effectivement. Néanmoins on ne devroit pas le dire avec autant de confiance qu'on fait. Estre visionnaire c'est, ou voir les choses autrement qu'elles ne sont, ou voir ce qui n'existe nullement dans la nature. Nous ne pouvons assurer raisonnablement que les gens à visions voyent les choses autrement qu'elles ne sont, puisque nous ne voyons rien de ce qu'ils voyent, & qu'ainsi nous ne sçaurions en juger. Reste donc qu'on les accuse de voir ce qui n'est pas. Mais quelle raison avons-nous de prétendre que ce qu'ils voyent subsiste dans leur imagination seule ? Est-ce qu'il ne peut y avoir rien de pareil à ce qu'ils nous dépeignent ? Mais comment le sçavons-nous ? Connoissons-nous toutes les espéces d'Estres qui subsistent ou qui peuvent subsister ? Pour en être certains il faudroit que nous eussions tous les sens possibles, sans quoi nous ne sçaurions connoître en combien de façons la matiere peut se diversifier & agir sur nous. Or nous n'avons pas tous les sens possibles, ou du moins nous n'avons pas de raisons suffisantes d'affirmer qu'il ne nous en manque aucun que d'autres pourroient

roient avoir. Donc on décide temerairement que la matiere ne peut ſubſiſter ou agir que de telle ou telle maniere. Par conſéquent il pourroit y avoir des eſprits corporels, tels que Pſellus & Paracelſe les décrivent, que nous ne connoîtrions pas, parce que nous manquerions du ſens néceſſaire pour cet effet, & que d'autres connoîtroient, parce qu'ils auroient ce ſens. Ce n'eſt pas tout. Supposé qu'il y ait de tels eſprits, ne peuvent-ils pas avoir des raiſons naturelles de vouloir nouer commerce avec de certains hommes, ou d'en haïr d'autres? On n'a qu'à lire ceux qui ont traité expreſſément ces matieres, pour s'en convaincre. Cela étant, on voit pourquoi, ſe rendant viſibles à quelques perſonnes, ils font du bien aux unes, & du mal aux autres? Il n'eſt pas néceſſaire de recourir à la Divinité, pour en rendre raiſon.

Néanmoins j'avouë qu'il reſte une difficulté, c'eſt que les gens qui parlent de leurs viſions, ne nous parlent d'aucun ſens qu'ils ayent, qui les diſtingue du commun des hommes. Ils racontent qu'ils ont vu, qu'ils ont entendu, qu'ils ont touché. D'où on peut conclure que les eſprits en queſtion ſont donc viſibles, palpables &c. comme nous, & que par conſéquent nous devrions les appercevoir, les manier, les entendre, comme ces perſonnes privilégiées. Cependant nous ne le faiſons pas, bien que placés dans les mêmes circonſtances, où ces autres le font. N'avons nous pas droit d'en inférer que tout ce qui ſe paſſe alors par rapport à eux, ſe paſſe dans leur imagination ſeule? Mais ne ſe peut-il pas que leurs ſens ſoient faits d'une autre maniere que les nôtres? Pourquoi attribuera-t'on plutôt cette diverſité à leur imagination qu'à leurs ſens? Si cela eſt, n'eſt-il pas poſſible qu'il y ait des choſes à la portée de leurs ſens, qui ne ſoient pas à la portée des nôtres? Si les

eſprits

esprits sont des corps d'une extrême subtilité, comme le dit Paracelse, est-il étonnant qu'ils échappent à nôtre vue?

Quoiqu'il en puisse être, cette apparition, qui a donné lieu aux réfléxions précédentes, n'étoit rien d'extraordinaire chez les Payens. J'en ai rapporté plusieurs exemples ailleurs, & il ne tiendroit qu'à moi d'en rapporter encore un grand nombre, si je ne craignois d'ennuyer.

Cet amour d'Achille mort par la vengeance n'a rien qui puisse surprendre davantage ceux qui connoissent les sentimens du Paganisme. On croyoit que l'ame sortie d'un corps conservoit les habitudes & les inclinations qu'elle y avoit prises. C'est ce que Virgile a exprimé par ces vers.

- - - - - - quæ gratia curruum
Armorumque fuit vivis, quæ cura nitentes
Pascere equos, eadem sequitur tellure repostos.

Et par ceux-ci qui disent plus.

Quin & supremo cum lumine vita reliquit,
Non tamen omne malum miseros, nec funditùs omnes
Corporeæ excedunt pestes.

C'est aussi ce que l'Ecole de Platon avoit pensé long-temps auparavant. Pour confirmer cette opinion, elle remarquoit qu'un jeune homme, adonné à la débauche, plusieurs années de suite, ne fait à la longue & par dégrés qu'un vieillard impudique; que la passion regne toujours dans l'esprit, quoi qu'elle soit éteinte dans le corps; & que l'amour des plaisirs charnels acquiert de nouvelles forces, à mesure qu'il perd les moyens de se satisfaire. Ces Philosophes inféroient delà que, si l'ame est gourmandée encore par les passions, lorsqu'elle n'a presque plus d'union avec les membres,

nous

nous pouvons bien ſuppoſer qu'elles y dominent, après qu'elle a rompu entierement ſes liens. La ſubſtance de cet eſprit en eſt empoiſonnée ; la gangrene eſt profonde : l'inflammation durera autant que l'éternité. C'eſt en ceci, ajoutoient les Platoniciens, que conſiſte la punition d'un Voluptueux, après ſa mort. Animé d'une paſſion qui manque d'objets & d'organes, mille deſirs le tourmentent ſans ceſſe, & il brule d'une envie inſatiable de poſſeder ce qu'il croit ne pouvoir jamais obtenir. C'eſt pourquoi les ames des morts errent ſouvent dans les Cimetieres, autour des lieux où leurs corps ſont enſevelis, parce qu'elles ſouhaiteroient y rentrer de nouveau, pour goûter encore les ſales délices, qu'elles ſont au déſeſpoir d'avoir perdues, en perdant le jour.

Platon n'étoit pas l'auteur de ce ſentiment. Certaines Annales de Crete rapportoient que les eſprits des Défunts, ranimant leurs corps retournoient auprès de leurs épouſes, & que pour obvier à cela, on avoit coûtume de ficher un clou dans leur cœur, & de bruler leurs cadavres. Homere fait alluſion à ce dernier article dans le vingt-troiſiéme livre de l'Iliade, où Patrocle, apparoiſſant en ſonge à Achille, lui dit qu'il ne *reviendra plus des enfers, dès qu'on aura brulé ſon corps.*

Il n'y a donc encore une fois dans cette fiction de l'apparition d'Achille rien que de conforme au ſyſteme ancien du Paganiſme. On y pourroit ajouter la remarque ſuivante, ſçavoir que les Héros trépaſſés paſſoient pour des Etres malfaiſans & cruels. Delà venoit ce proverbe Grec, οὐκ εἰμὶ τούτων τῶν Ἡρώων :, *je ne ſuis pas de ces Héros*, pour marquer qu'on avoit envie de faire du bien à quelqu'un. Mais une hiſtoire qu'on trouve dans Pauſanias (*a*), eſt encore une meilleure preuve de ce

(*a*) In Eliacis.

ce que j'ai dit. Ulisse jetté par la tempête à Temese, ville maritime de la Calabre, un de ses compagnons força une jeune fille, & fut assommé par les habitans. L'Esprit du Défunt ne cessa depuis de les tourmenter. Il n'épargna ni âge ni sexe. Quiconque étoit trouvé à l'écart étoit tué, ou accablé de coups. Enfin les pauvres Telmesiens étoient près d'abandonner leur patrie, lorsque la Pythie les avertit d'appaiser ce Héros, en lui élevant un temple, & un bois sacré, où ils lui exposeroient chaque année, le jour qu'il fut lapidé, une pucelle choisie entre toutes celles du lieu. Je ne sçais s'ils payerent long-tems ce fâcheux tribut. Toujours Euthyme, Athlete illustre des jeux Olympiques, les en délivra, par la victoire que son courage, & son amour pour une de ces malheureuses victimes lui firent remporter sur le Genie, qu'il mit en fuite.

FABLE SIXIE'ME.

ARGUMENT.

Comme Hecube prenoit de l'eau pour laver le corps de Polixene, elle rencontre Polydore mort, qui étoit le dernier de ses enfans, & en devient comme furieuse.

APEINE eut-elle commencé à prendre de l'eau, qu'elle apperçut le corps du jeune Polydore, que le Roi de Thrace avoit tué, & que la mer avoit jetté sur le rivage. Les Troyennes qui étoient alors avec elle, firent un grand cri en le voyant; mais Hecube devint comme muette de douleur. La violence du mal arrêta sa voix & ses

ses larmes, & la malheureuse Princesse en demeura quelque tems aussi immobile qu'un rocher. Tantôt elle tournoit les yeux du côté où étoit n'aguéres la Ville de Troye, tantôt elle considéroit les plaies & le visage de son fils ; mais elle arrêtoit ses yeux principalement sur ses plaies. En même-tems elle s'arme d'indignation & de fureur, & comme si elle eût été encore Reine, & qu'elle en eût eu le pouvoir, elle ne se propose que la vengeance.

FABLE SEPTIE'ME.

ARGUMENT.

Hecube créve les yeux à Polymnestor, & ensuite elle est métamorphosée en chienne.

COMME une Lionne en furie d'avoir perdu son petit, suit à la piste le ravisseur qu'elle ne voit pas ; ainsi Hecube se laissa emporter par la douleur & par la colere ; & son courage ayant donné des forces à sa vieillesse, elle courut au Palais du meurtrier de Polydore. Elle le pria qu'elle lui pût parler en secret, afin de lui montrer un lieu où elle avoit caché, disoit-elle, d'autres trésors pour les conserver à son fils. Ce Prince avare, qui n'aimoit que les richesses, la crut & la suivit où elle voulut

voulut la conduire. Quand il fut donc à l'écart : „ Ne craignez point, lui dit-il avec „ un visage dissimulé, de me confier les „ biens que la Fortune ne vous a pas en„ core ôtés. Je vous jure par les Dieux que „ tout ce que vous me donnerez, & ce „ que vous m'avez déja donné, sera con„ servé à votre fils avec autant de fidélité, „ que vous le conserveriez vous-même. " Tandis qu'il parloit à Hecube, & qu'il lui faisoit ces faux sermens, elle le regardoit en colere, & chaque parole qu'il prononçoit, donnoit de nouvelles forces à sa furie. Ainsi avec une troupe de femmes Troyennes qu'elle avoit amenées avec elle, elle se jetta sur ce Prince, & comme la passion la rendoit plus forte que son âge ne le permettoit, elle le renversa par terre, lui creva les yeux avec les doigts, les lui arracha de la tête, lui en battit le visage, & si elle ne le priva pas du jour, parce qu'elle n'en eut pas le tems, au moins elle fit en sorte qu'il ne verroit jamais le jour. Le Peuple de Thrace irrité de l'infortune de son Prince, poursuit aussi-tôt les Troyennes à coups de traits & de pierres ; & alors la misérable Hecube commençant à changer de forme, commença aussi à mordre les pierres qu'on jettoit apres elle, & pensant ouvrir la bouche pour former quelques paroles, elle abboya, au lieu de parler. On voit en-

encore le lieu où arriva cette prodigieuſe avanture, & même on lui en a donné le nom. Cependant Hecube ſe reſſouvenant de ſes maux, remplit la Thrace de ſes hurlemens, & ſa pitoyable fortune donna de la compaſſion non-ſeulement aux Troyens eſclaves, mais aux Grecs ſes ennemis. Elle toucha tous les Dieux, & les toucha de telle ſorte, que Junon même, la ſœur & la femme de Jupiter, & la plus grande ennemie de Troye, fut contrainte de confeſſer que la malheureuſe Hecube n'avoit pas mérité de ſi grands maux.

EXPLICATION.

D'Hecube convertie en chienne.

HEcube fille de Dymas, ſelon Homére, & de Ciſſée ſelon Virgile, n'eſt connue que par une infinité de malheurs, dont la naiſſance de Pâris fut le premier. Elle étoit enceinte de ce Prince, le ſecond de ſes fils, ſelon Apollodore (*a*), lorſqu'elle ſongea qu'elle enfantoit un flambeau ardent qui conſumoit la ville de Troye. On conſulte ſur ce ſonge Eſacus, un des fils de Priam, ou Caſſandra, ou Apollon, ou la Sybille Erophile (car les uns le diſent d'une façon, les autres d'une autre) & on apprend que l'enfant qu'Hecube portoit dans les flancs, doit être un jour la cauſe de la ruine de ſa Patrie. Le Scholiaſte de Lycophron ajoute même que le jour de la naiſſance de Pâris, le Devin Eſacus, qui apparemment ignoroit ce fait, ordonna de faire mourir la femme qui venoit d'accou-

cher

(*a*) Apollod. lib. III.

cher, & de massacrer son fruit avec elle. Il se rencontra que Cilla, sœur d'Hecube & femme de Thymoetes, avoit mis au monde ce jour même un fils nommé Munippus. Priam éluda le sens de l'Oracle, en faisant perir ces deux malheureux, & Pâris fut exposé sur le mont Ida, où une ourse le nourrit de son lait, durant quelques jours, après quoi Archelaus ou Agelas, un des serviteurs de Priam, l'éleva en secret comme son propre fils. On a lu de quelle maniere ce jeune Prince se distingua par sa valeur & par sa beauté parmi les autres bergers. On n'ignore point ses amours avec Oenone. On sçait que reconnu enfin par son Pere, il fut mis à la tête d'une Ambassade destinée à tirer Hesione de la servitude, & qu'il enleva alors Helene du Palais de Lacedemone. Si on en croit Dictys de Crete, Hecube devint presque aussi amoureuse de cette Princesse que son fils même. En vain Cassandra fille de Priam déclara que Troye étoit perdue, à moins qu'on ne renvoyât promptement la jeune Lacédémonienne. Les Ambassadeurs de la Grece & les Grands de Troye dirent inutilement la même chose. Priam & Hecube ne pouvoient se résoudre, ni à enlever à leurs fils une épouse bien aimée, ni à rendre les richesses qu'elle avoit emportées avec elle. D'ailleurs Helene avoit gagné Hecube par ses discours flateurs, & elle lui avoit fait voir la parenté étroite qui étoit entre elle & Pâris, soit du côté paternel de ce Prince, soit du côté maternel (*a*). On retint donc Helene pour faire plaisir à Hecube, qui ne pouvoit plus se resoudre à se séparer de sa nouvelle Bru. Je ne dirai point que cette injustice fut cause de la ruine de

(*a*) En effet, d'Electre & de Taygete, filles d'Atlas & de Pleione, étoient sorties les deux Maisons de Sparte & de Troye, puisque Dardanus étoit fils d'Electre, & Lacédemon fils de Taygete.

de Troye, c'eſt une choſe qui n'eſt ignorée aujourd'hui de perſonne, & de plus elle n'eſt point demon ſujet. Hecube dont la tendreſſe imprudente avoit attiré ces malheurs, en ſouffrit la meilleure part. Elle eut la douleur de ſurvivre à l'extinction de ſa famille, & à la déſolation de ſon Empire, & pour comble de chagrins, tant de maux ne purent lui procurer la mort, & la ſauver ainſi d'un eſclavage ignominieux.

Peut-être fut-ce le mépris où elle tomba alors, qui donna lieu à ſa prétendue métamorphoſe en chienne, ou peut-être a-t'on voulu déſigner, par cette fiction, l'emportement & le déſeſpoir qu'elle fit éclater dans ſon infortune contre ſes ennemis victorieux. L'une & l'autre explication ſont probables, car le nom de chien deſigne également, & le mépris qu'on a pour une perſonne, & cette eſpéce de rage qui s'évapore en injures violentes contre un ennemi à qui on ne ſauroit nuire autrement. Cependant j'aimerois mieux dire que cette fable vient de ce qu'on voyoit peut-être la figure d'un chien ſur le tombeau de cette Princeſſe, parce que du moins cette explication eſt appuyée ſur le témoignage de l'hiſtoire, au lieu que les autres ne ſont que des probabilités ſans aucun fondement. En effet Pomponius Mela rapporte que dans la Cherſonneſe de Thrace, il y a un endroit appellé le Tombeau du Chien, ou d'Hecube.

Au reſte, cette Princeſſe fut aſſez vengée par ce qu'il en couta aux Grecs pour ruiner Troye. Ils s'y conſumerent pendant dix années : la guerre & la peſte en emporterent une grande partie ; les meilleurs Chefs y perirent : ceux-mêmes qui eurent le bonheur de ſurvivre à la ville de Troye, ou firent naufrage en retournant dans leur parrie, comme Ajax fils d'Oilée, ou n'y arriverent qu'avec des peines infinies, comme Uliſſe, ou perirent en y arrivant, comme Agamemnon.

J'ai

J'ai cru que je ferois plaisir de donner un Catalogue exact de ceux d'entre les Grecs qui revinrent de Troye.

Acamas fils de Thesée.
Agamemnon fils d'Atrée.
Agapenor fils d'Arcée.
Ajax fils d'Oilée.
Amphilocus fils d'Amphiaraus.
Antiphus fils de Thesselus.

Demophoon fils de Thesée.
Diomede fils de Tydée.

Epistrophus fils d'Iphite.
Euryale fils de Mecistée.
Eurypile fils d'Evemon.

Gunée, Chef des Enianes.

Jalmene fils de Mars.
Idomenée fils de Deucalion.

Leitus, Chef des Bœotiens.
Leontée fils de Coronus.

Meges fils de Phylée.
Menelas fils d'Atrée.
Mnesthée fils de Petée.
Merione fils de Molus.

Neoptoleme fils d'Achille.
Nestor fils de Nelée.
Nirée fils de Charopus.

Phidippe fils de Thessalus.
Philoctete fils de Pean.
Penix fils d'Amyntor.

Podalire

Podalire fils d'Esculape.
Polyxene fils d'Agasthene.
Prothous fils de Tenthredon.

Stenelus fils de Capanée.

Teucer fils de Telamon.
Thalpius fils d'Euryte.
Thoas fils d'Andrémon.
Thrasymede fils de Nestor.

Ulysse fils de Laërte.

FABLE HUITIE'ME.

ARGUMENT.

Les cendres de Memnon, fils de Titon & de l'Aurore, se convertissent en oiseaux, à la priere que l'Aurore en fait à Jupiter.

BIEN que l'Aurore eût favorisé les armes de Troye, néanmoins elle ne fut pas beaucoup touchée, ni de la chute de cette Ville, ni des infortunes d'Hecube. Elle avoit une affliction qui la touchoit de plus près, car elle pleuroit Memnon son fils, qui étoit mort par les mains d'Achille dans les campagnes de la Phrygie. Elle le vit mourir, c'est en dire assez pour exprimer les douleurs & l'affliction d'une mere. Cette couleur de rose dont elle peint tout le Ciel, à l'instant qu'elle se leve, en perdit tout son éclat, & pâlit en même-tems.

Mais

Mais si elle vit mourir son fils, elle ne put voir brûler son corps ; & sans considérer la bienséance que demandoit le respect qu'elle devoit à Jupiter, elle s'alla jetter à ses pieds toute échevelée & en desordre, & lui fit ce discours, qu'elle accompagna de ses larmes : „ Bien que je sois la moindre des „ Divinités qui ont place dans les Cieux, „ & que je n'aye presque point de Tem- „ ples sur la terre, je ne veux pas pourtant „ vous prier que l'on me dresse des Au- „ tels, & qu'on établisse des jours où l'on „ me fasse des sacrifices. Si toutefois vous „ vouliez considérer les services que je „ rends à l'Univers, peut-être que vous me „ jugeriez digne de récompense ; & que, „ comme vous êtes juste, vous ne me re- „ fuseriez pas ce que méritent mes tra- „ vaux. Mais ce n'est pas là mon ambition, „ & je ne suis pas en état de demander cet „ honneur ; je viens en mere affligée vous „ demander du soulagement. J'ai perdu „ Memnon mon fils ; il est mort en com- „ battant pour son oncle * & contre les „ Grecs, & vous avez voulu qu'il soit mort „ par la main d'Achille, dans les plus bel- „ les années de sa vie. Permettez-donc, ô „ grand Dieu ! que Memnon ait quelque „ avantage après sa mort, que vous ne fas- „ siez point aux autres ; & qu'enfin l'hon- „ neur du fils soit la consolation de la „ mere. „

* Priam.

„ mere. “ Jupiter favorisa les demandes de l'Aurore, & en même-tems le feu qui brûloit Memnon s'éteignit. Il en sortit de gros nuages de fumée, qui ressembloient à ces grosses vapeurs qui sortent des fleuves, que les rayons du Soleil ne peuvent percer. Mais avec cette fumée, il monta en l'air de la cendre, qui se ramassa en un corps ; elle prit du feu la forme, la couleur & la vie, & sa legereté lui fournit des ailes. D'abord on l'eût prise pour quelque chose qui ressembloit à un oiseau ; mais bien-tôt après elle devint oiseau véritable, qui commença à battre des ailes ; & ensuite ce premier oiseau vit naître de la même cendre dont il étoit né, une infinité de freres qui lui ressembloient. Ils volerent trois fois alentour de ce bucher, & battirent des ailes autant de fois tous ensemble. Enfin au quatriéme vol, ils se séparerent en deux bandes, se battirent comme deux armées ennemies, exercerent leur furie les uns contre les autres avec leur bec, & leurs serres tomberent comme en sacrifice sur la cendre même qui leur avoit donné la naissance, & montrerent par leur courage, qu'ils se souvenoient d'être nés d'un homme fort & courageux. Au reste, le même qui leur avoit donné la vie leur donna aussi leur nom, car on les appelle Memnonides. Ils ne manquent pas de venir tous les ans

sur

ſur le tombeau de Memnon, ils s'y battent, comme le jour qu'ils nâquirent, & s'immolent eux-mêmes à leur pere.

Ce fut donc un ſpectacle qui fut bien digne de pitié, que de voir abboyer Hecube. Tous les Dieux en eurent donc de la douleur, & l'Aurore toute ſeule n'en eut point de reſſentiment. Auſſi eſt-il bien malaiſé qu'une mere qui pleure ſon fils puiſſe ſentir les maux d'un autre. Enfin depuis ce tems-là elle a toûjours verſé des pleurs, elle en verſe encore aujourd'hui, & ces gouttes que nous appellons roſée, ce ſont les larmes de l'Aurore.

EXPLICATION.

De Memnon tué par Achille.

THeutamus, le vingtiéme deſcendant de Ninus & de Semiramis, régnant en Aſie, Agamemnon, Chef de la ligue des Grecs, alla mettre le ſiége devant Troye, Capitale de la Phrygie. Priam, vaſſal de l'Aſſyrie, ne pouvoit ſoutenir ſeul tant d'ennemis. C'eſt pourquoi il implora l'aſſiſtance de Theutamus, qui lui envoya dix mille Ethiopiens, autant de Suſiens, & deux cens chariots armés de faux, ſous la conduite de Memnon, fils de Tithonus, un des premiers Satrapes de l'Empire. Ce Général qui étoit encore à la fleur de ſon âge, fut charmé d'avoir cette occaſion de ſignaler ces premieres années, & ſa valeur rendit ſouvent des ſervices conſidérables aux Troyens. Mais il tomba enfin dans une embuſcade de Theſ-

ſaliens, où il périt. On dit qu'il éleva à Suſes un palais ſuperbe, qui portoit ſon nom, & qui ſubſiſta juſqu'au Regne des Perſes. Les Egyptiens prétendent qu'il étoit né parmi eux, & le prouvent par un palais antique, qu'on appelle encore du nom de ce Héros. C'eſt ainſi que Diodore s'exprime au ſecond livre de ſa Bibliothéque. Cependant Darius cité par Philoſtrate aſſure, que Memnon ne mourut pas à Troye, que même il n'y fut jamais, & qu'il finit ſa vie en Ethiopie, où il avoit régné cinq âges d'hommes. Comme les Ethiopiens, continuë-t'il, vivent un tems infini, ils pleurent ce Prince, comme s'il étoit mort dans l'adoleſcence, & font les mêmes plaintes, qu'on entend dans les funérailles des perſonnes enlevées par une mort prématurée. Philoſtrate s'en tient pourtant à l'opinion commune, qui fait marcher Memnon, Roi d'Ethiopie, au ſecours de Troye, excepté qu'il le fait partir de Suſes, & non de ſon Royaume. D'ailleurs il apporte pour preuve de ce voyage du Héros en queſtion, que les Phrygiens, montrent encore le chemin, par où il fit paſſer ſon armée. La route eſt diviſée par intervalles de bois & de repues.

Quant aux Poëtes, ils ont orné cette hiſtoire, ſelon leur coûtume. Ils racontent que l'Aurore ayant vû à ſon lever Tithonus, frere de Laomedon, Prince d'une beauté ſinguliere, elle l'enleva dans ſon char, & le tranſporta en Ethiopie, où elle en eut Memnon. Celui-ci arrivé à l'âge viril, ne put apprendre ſans douleur le péril qui menaçoit les Troyens dont il deſcendoit. Il part donc avec une nombreuſe armée & deſcend dans la Phrygie. Bientôt les Grecs s'apperçoivent qu'ils ont affaire à un ennemi redoutable. Erenthus & Pheron, jeunes hommes d'une valeur extraordinaire, avoient voulu ſuivre à Troye les enſeignes de Neſtor. Ils furent tués par le Prince Ethiopien.

Antilo-

Antiloque, fils de Neſtor, qui voulut les vanger, eut le même ſort qu'eux. Neſtor lui-même, outré de la mort de ſon fils, ſeroit péri comme lui, car il étoit venu chercher Memnon pour le combattre. Mais ce jeune vainqueur, touché de pitié ou de reſpect, renvoya doucement le vieillard infortuné, & ne voulut point deshonorer ſes armes par une victoire pareille. Neſtor eut recours alors à Achille. Celui-ci qui avoit aimé paſſionnément Antiloque, bruloit d'envie de rencontrer Memnon. Il le cherche à l'inſtant & le trouve. Le combat fut long & dangereux, & il y eut plus d'une conſultation entre les Dieux immortels à ce ſujet, avant qu'il fut décidé par la victoire du Prince Grec. L'Aurore en fut au déſeſpoir, & elle ſe couvrit de nuages épais, réſolue de ne rendre jamais le jour aux humains. Mais Jupiter l'appaiſa en partie par ſes careſſes, en partie par ſes menaces. C'eſt ainſi que Quintus Calaber a rapporté la choſe.

Reſte que nous parlions de la fameuſe ſtatuë de Memnon. Voici comme Philoſtrate l'a décrite dans la vie d'Apollonius. Elle eſt faite d'un marbre noir, & expoſée aux rayons du ſoleil. Elle repréſente un jeune homme ſans barbe. Les deux pieds ſont ſéparés & touchent la terre, à la maniere de Dedale. Des bras, il ſe ſoutient ſur ſon ſiege, comme s'il vouloit ſe lever, & on croiroit à l'action de ſes yeux & de ſa bouche, qu'il parle, ou qu'il va parler. Du reſte, l'ouvrage eſt rude & groſſier, ce qui fait qu'on ne l'admiroit pas beaucoup. Mais les rayons du ſoleil levant eurent à peine éclairé ſa bouche, qu'on l'entendit parler, & que ſes yeux s'animerent, & parurent brillans & gais. Cette merveilleuſe piéce, placée dans le temple de Serapis à Thebes, ſelon Pline, étoit un Coloſſe au rapport de Pauſanias, qui ajoute que les Thebains nommoient le Héros qu'elle repré-

ſentoit, non pas Memnon, mais Phamonophis, un de leurs citoyens à ce qu'ils diſoient. Cependant, continue-t'il, d'autres m'ont aſſuré qu'elle eſt du Roi Seſoſtris, & qu'elle fut mutilée par Cambyſe..... Quoiqu'il en ſoit, elle eſt aſſiſe, & chaque jour vers le lever du Soleil, elle rend un ſon qui reſſemble aſſez à celui d'une corde qui ſe rompt dans un inſtrument de muſique.

Maintenant il s'agit d'examiner un paſſage de Philoſtrate dans ſes plattes peintures, où il affirme que le tombeau de Memnon ne ſe trouve nulle part. Comment cela s'accorde-t'il avec ce que dit Joſephe, qui met la ſépulture de ce Héros près de Ptolemaïs, ville de Galilée, ſur le bord d'un ruiſſeau nommé Belius? Ignoroit-il ce que Strabon, Ovide & d'autres écrivent que ce Prince avoit été enſeveli dans la Troade, un peu au-delà de l'embouchure du fleuve Eſapus? Avoit-il oublié ce qu'il dit lui-même, après une infinité d'Hiſtoriens & de Poëtes, que certains oiſeaux, qu'on appelle Memnonides, volent dans certains jours de l'année ſur le ſépulcre de Memnon, à ce que rapportent les habitans de l'Helleſpont; qu'ils en arrachent les herbes avec leur bec: & qu'ils les arroſent avec leurs ailes, qu'ils ont baignées dans les eaux du fleuve Aſopus?

FABLE NEUVIE'ME.

ARGUMENT.

Enée, après la deſtruction de Troye, ſe ſauve à Delphes, chez Anius Prêtre d'Apollon, avec Anchiſe ſon pere, & Aſcagne ſon fils.

NEANMOINS les Deſtins ne permirent pas que toute ſorte d'eſperance fût enſevelie avec Troye ſous les ruines de ſon

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

ſon Empire. En effet, Enée en emporta les ſaintes Reliques, & un autre fardeau précieux, lorſqu'il emporta ſon pere ſur ſes épaules. Car de tant de biens & de richeſſes, il ne choiſit que cette proye, & le petit Aſcagne ſon fils qu'il emmena avec lui. Ainſi de la Ville * d'Antandre où il s'embarqua, il fit voile ſi heureuſement, qu'il n'approcha point de la Thrace, encore ſanglante du meurtre de Polydore, & qu'enfin un vent favorable le pouſſa dans le port de Delphes, avec ceux qui l'avoient ſuivi. Anius qui en gouvernoit les Peuples avec toute ſorte de juſtice, & qui y ſervoit Apollon avec toute ſorte de ſainteté, le reçut dans ſon Temple & dans ſon Palais, & lui fit tout le bon accueil qui pouvoit conſoler un affligé. Il lui fit voir tout ce qu'il y avoit de rare dans la Ville & dans le Temple d'Apollon, & lui montra les deux arbres que tenoit Latone, lorſqu'elle accoucha de ſes deux enfans jumeaux Apollon & Diane. Enfin après avoir fait un ſacrifice ſelon la coûtume du Pays, il le mena dans ſon Palais, où il le traita magnifiquement.

* Ville de Phrygie.

EXPLICATION.

D'Anchiſe.

APrès la table généalogique qu'on peut voir à la tête du livre, il ſeroit inutile de décrire

la Généalogie d'Anchise. Ainsi je passe aux choses que les Poëtes & les Historiens fabuleux nous apprennent de lui. La principale est le commerce galant qu'il eut avec Venus. Cette Déesse devenue amoureuse de lui (*a*) lui apparut sous la forme d'une belle Nymphe, & lui fit accroire que les Dieux l'avoient destinée à être son épouse. Apparemment il écouta ce discours avec tant de marques d'une joie vive, que son amante crut pouvoir s'ouvrir davantage, sans crainte d'essuyer un refus honteux. Elle lui déclara donc qui elle étoit, & elle ajouta qu'ils auroient un fils nommé Enée, qu'elle le feroit nourrir par les Nymphes des Bois, jusqu'à l'âge de cinq ans, & qu'alors elle le remettroit entre ses mains : mais qu'il se gardât bien de publier jamais cette intrigue ; que son indiscretion seroit punie d'abord d'un coup de foudre. Cette espéce de pudeur a dequoi surprendre dans une Déesse, & surtout dans Venus, ainsi qu'on le verra ci-après. Cependant Homére assure, à l'endroit cité, qu'elle fit cette menace, & Virgile semble insinuer qu'elle l'exécuta (*b*). Quoiqu'il en soit, Venus fit plus pour Anchise qu'elle n'avoit dit, car outre Enée, elle lui donna un autre fils nommé Lycus (*c*), qui mourut jeune & sans posterité. Mais ce Prince ne put long-temps cacher sa bonne fortune au dedans de lui-même. Un jour il étoit à table avec ses amis (*d*). Emporté par le vin & par la vanité, il leur découvrit ce mystere, & à l'instant Jupiter le frappa d'un coup de foudre (*e*). Depuis ce tems-là, il traîna une vie malheureuse.

(*a*) Homer. in Hymno veneris.

(*b*) *Jam pridem invisus Divis, & inutilis, annos*
Demoror, ex quo me Divum pater atque hominum rex
Fulminis afflavit ventis, & contigit igni. Virg. Æneid. lib. II.

(*c*) Apollod. lib. III.

(*d*) Hygin. cap. XCIV.

(*e*) Servius in lib. II. Æneid.

reuſe. Plutarque dans le Traité du Vice & de la Vertu, Denys d'Halycarnaſſe au livre premier des Antiquités Romaines, & Sophocle dans la Tragédie de Laocoon, nous apprennent qu'un ulcere infect ſe forma dans l'endroit que le tonnerre avoit touché, & qu'il dura autant que la vie d'Anchiſe. La priſe de Troye qui arriva dans la ſuite, mit le comble à ſes malheurs. Il eſt vrai qu'il échappa aux rigueurs & à la honte de la ſervitude, & que ſon fils le ſauva avec leurs Dieux. Mais il ſe vit réduit à mener dans ſa vieilleſſe une vie vagabonde, & il mourut enfin dans cette eſpéce d'exil. Stephanus & le Scholiaſte de Lycophron rapportent qu'il mourut & fut inhumé dans la ville d'Aenia, qu'Enée avoit bâtie. Pauſanias veut qu'il ait été enſeveli dans l'Arcadie, entre les villes d'Orchomene & de Mantinée, ſur une montagne appellée Anchiſia de ſon nom. Virgile place ſon tombeau en Sicile, & Servius y ajoute une circonſtance, ſçavoir qu'il étoit ſur la montagne d'Eryx. Enfin Caton cité par Servius, ſoutenoit qu'Anchiſe étoit mort en Italie, & qu'il y avoit été inhumé. Strabon (*a*) & Denys d'Halycarnaſſe (*b*) ſont du même ſentiment.

Au reſte Venus ne fut pas la ſeule Déeſſe qui voulut bien accorder des faveurs à de ſimples mortels. Cybele eut la méme bonté pour Atys, Diane pour Endymion, Junon pour Jaſon, Ceres pour Jaſius dont elle eut Plutus, Venus pour Adonis, Japyx & d'autres, Pſamathe pour Eaque qu'elle fit pere d'un fils nommé Phocus, Hermione pour Cadmus, à qui elle donna ſix enfans, & Thetis pour Pelée, qui de ce commerce eut Achille. Aurore n'eut pas moins de complaiſance pour Tithon & pour Cephale. Du premier, elle eut Ema-

(*a*) Strab. lib. V.
(*b*) Dyoniſ. Halic. lib. I.

Emathion & Memnon, & du second Phaëton. Deux immortelles se livrerent de même à la tendresse d'Ulysse. Circé qui fut la premiere eut de ce Héros quatre enfans, Agrius, Latinus, Amymon, Craterus, & Calipso la seconde, deux, sçavoir, Nausithoüs & Nausinoüs. Au reste, on s'étonnera peut être peu que les Déesses fussent de ce goût, puisque les Dieux en étoient aussi. En effet outre les amours fameuses de Jupiter, on sçait que Mercure soupira pour Maia, Apollon pour Daphné, Mars pour Ilia, Cupidon pour Psyché, Mercure pour Penelope, Bacchus pour Ariadne, & pour Althée, Borée pour Orithie, & une infinité d'autres Dieux pour d'autres femmes. Cependant il faut avouer que cette inclination des immortels pour des créatures humaines étoit un vrai prodige. On en jugera par cette pensée d'Arnobe que je vais copier, parce qu'on peut l'appliquer à chaque Dieu avec autant de justice qu'à Jupiter, qu'elle regarde en particulier. *In humanis corporibus quidnam quæso inerat pulchritudinis, quid decoris, quod irritare, quod flectere oculos possit in se Jovis? Cutes viscera, pituita, atque omnis illa proluvies intestinorum sub involucris constituta; quam non modo Lynceus ille penetrabili acie possit horrescere: verùm etiam quivis alter solâ vel cogitatione vitare. O egregia merces culpæ! O preciosa & digna dulcedo, propter quam Iupiter Maximus cygnus fieret, & taurus, & candidorum procreator ovorum?* (a) Il est certain que cette objection ne pouvoit que mortifier beaucoup les Payens. Qui de nous ne sentiroit pas sa passion s'éteindre tout à coup, s'il voyoit ce que la peau de sa maîtresse cache? De quel dégout ne seroit-il pas frappé, si l'image de ce qui se passe dans les intestins, se présentoit seulement à son imagination? Helene même

(a) Arnob. lib. I.

même, Helene déplairoit, dans cette supposition. Cependant les corps des hommes étoient diaphanes pour les Dieux. Tirez en la conclusion, & voyez s'il y avoit bien du vraisemblable, à les supposer amoureux des créatures de notre espéce. Pour moi, je ne vois qu'une seule réponse, que les Théologiens Payens eussent pu faire, sçavoir, que les gouts sont différens, selon les différentes natures : & que les Dieux differant des hommes essentiellement, il se pouvoit que les uns aimassent ce qui offensoit les autres.

FABLE DIXIE'ME.

ARGUMENT.

Anius conte à Enée l'aventure de ses filles, qui avoient été changées en Pigeons.

LORSQUE le Festin fut achevé, Anchise qui ne voyoit pas chez Anius tout ce qu'il y avoit vû autrefois, ne put s'empêcher de lui en demander des nouvelles. » Si je ne me trompe, lui dit-il, il » me semble que la premiere fois que je » vins à Delphes, vous aviez un fils & » deux filles. Vous ne vous trompez pas, » lui répondit Anius avec douleur. Vous » m'avez vu pere de cinq enfans, mais » comme il n'y a dans la vie que du chan- » gement & de l'inconstance, vous m'en » voyez presque privé : car si mon fils n'est » pas mort, quelle consolation puis-je ti-

» rer

» rer d'un fils absent? Il est aujourd'hui
» dans l'Isle d'Andros, à qui il donne son
» nom, il y regne souverainement, & son
» Sceptre & son Royaume lui sont aujour-
» d'hui plus chers que son pere. Apollon
» lui a donné la vertu de predire les cho-
» ses futures; mais avec tous ces avanta-
» ges, je n'ai pas le bien de le voir; & je
» pleure aujourd'hui mes filles, qui me
» consoloient de l'éloignement de leur fre-
» re. Bacchus leur avoit donné une autre
» vertu qu'elles n'eussent osé désirer, &
» qui surpasse la croyance. Car mes filles
» ne touchoient rien qu'elles ne le chan-
» geassent en même-tems, ou en bled, ou
» en vin, ou en huile, & leur seul attou-
» chement étoit une source féconde en tous
» ces biens nécessaires. Ne vous imaginez
» pas que je n'aye point ressenti la violence
» de la tempête qui a ruiné votre Ville.
» Lorsqu'Agamemnon votre ennemi eut
» sçu que mes filles avoient une vertu si
» merveilleuse, il me les voulut enlever de
» force pour nourrir l'armée des Grecs, par
» le moyen des dons celestes dont Bacchus
» leur avoit été si libéral. Mais elles pri-
» rent aussi-tôt la fuite, & chacune se re-
» tira où elle en put trouver l'occasion. Il y
» en eut deux qui passerent dans l'Isle d'Eu-
» bée; & les deux autres allerent trouver
» leur frere dans l'Isle d'Andros. En même-
» tems,

» tems les Grecs les ſuivirent, & menace-
» rent mon fils de la guerre & de ſa rui-
» ne, s'il ne mettoit ſes ſœurs entre leurs
» mains. Ainſi ſa pieté vaincuë par la crain-
» te, l'obligea de les rendre aux Grecs;
» & peut-être que la violence excuſe un ti-
» mide frere, qui aima mieux livrer ſes
» ſœurs, que les mettre au hazard de ſe
» les voir enlever de force, & de ſouffrir
» de plus grands outrages. En effet, il n'a-
» voit point d'Enée, ni d'Hector, par qui
» Troye a duré dix ans entiers contre les
» forces de toute la Gréce. Lorſqu'elles vi-
» rent donc qu'on préparoit déja des liens
» pour les lier comme des eſclaves, elles
» leverent les mains au Ciel, & implore-
» rent le ſecours de Bacchus, qui leur té-
» moigna en même-tems, par l'aſſiſtance
» qu'il leur donna, qu'elles lui étoient en-
» core précieuſes; car c'eſt les avoir ſau-
» vées par un miracle qui les perd, & qui
» me les ôte. Je ne vous dirai point com-
» ment elles perdirent leur premiere for-
» me, parce qu'il m'a été impoſſible de le
» ſçavoir: je ne vous puis aſſurer que de
» l'événement de la choſe; c'eſt que leurs
» corps ſe revêtirent de plumes, & qu'el-
» les furent changées en ces oiſeaux qui
» ſont conſacrés à la Déeſſe votre mere.

EXPLI-

EXPLICATION.

Des Filles d'Anius.

J'Aurois laissé cette fable sans explication, si je n'en avois trouvé une qui vient peut-être de bon lieu, (*a*), & que je rapporterai par cette raison. On dit donc que le vieux Anius étoit un Roi paisible & un bon pere de famille. Que ses filles attentives aux affaires domestiques, enrichirent sa maison par leur œconomie, & que c'est ce que Ovide a dessein de faire entendre, lorsqu'il dit que leurs attouchemens fertiles changeoient tout en vin, en froment ou en huile. Que les Grecs ayant demandé inutilement des provisions de bouche aux Princes des autres Isles, obligerènt à la fin Anius à leur en fournir, & prirent ses filles pour ôtages de sa parole. Que ces Princesses s'étant évadées secrettement de l'Armée Grecque, leur fuite donna lieu de dire qu'elles avoient été converties en colombes. On finit par une réflexion morale, au sujet de cette métamorphose en des oiseaux qui consument beaucoup de bled, sçavoir que comme le ménage est une source féconde de richesses, ainsi la prodigalité est un moyen sûr de les dissiper.

(*d*) Je l'ai tirée des explications des Métamorphoses de du Ryer; mais je ne sçais d'où cet Auteur l'avoit.

FABLE

FABLE ONZIE'ME.

ARGUMENT.

Anius, Anchise & Enée se font des présens l'un à l'autre en se quittant; & Ovide prend de-là l'occasion de décrire la Fable des filles d'Orion, dont les cendres furent changées en deux jeunes hommes couronnés.

APRE'S qu'ils se furent entretenus de plusieurs semblables discours, chacun se retira dans son appartement, afin de prendre du repos, & l'on se leva avec le jour pour aller consulter l'Oracle. Le Dieu répondit aux Troyens, qu'ils allassent voir leur ancienne mere, & ces rivages éloignés d'où étoient sortis leurs premiers Ancêtres. On se mit donc en état de partir; mais avant que de s'embarquer, Anius leur témoigna son affection par des présens. Il donna un sceptre à Anchise, une veste & un carquois à Ascagne son petit-fils, & à Enée un vase que le Roi Therses lui avoit autrefois envoyé, & qu'avoit gravé Alcon, le plus excellent ouvrier de son tems. Il y avoit gravé une Ville, dont vous eussiez pu montrer les sept portes; & bien qu'il n'y eût point mis de nom, ces sept portes faisoient assez reconnoître que c'étoit la Ville de Thébes. Il avoit representé alentour de la Ville, des funerailles, des feux, des

des buchers, des femmes qui étoient échevelées, & dont le ſein négligemment découvert montroit aſſez leurs afflictions. On y voyoit auſſi des Nymphes qui verſoient des larmes, des fontaines qui paroiſſoient épuiſées, des forêts dépouillées de feuilles, de miſérables Troupeaux, qui ne trouvant rien ſur la terre, rongeoient des rochers arides. Mais on voyoit au milieu de la Ville les filles d'Orion, qui ſe préſentoient en ſacrifice pour le ſalut de leur Patrie, avec un courage qui ne ſe trouve point dans leur ſexe; l'une préſentoit la gorge à celui qui la devoit immoler, & l'autre ſe donnoit elle-même le coup, & d'une main généreuſe elle perçoit un cœur généreux. On y voyoit leur pompe funébre, & les célébres buchers où leurs corps furent mis en cendres. Enfin l'on voyoit ſortir de leurs cendres deux jeunes hommes couronnés, qui en furent appellés Couronnes, & ces deux jeunes hommes firent revivre la maiſon de ces courageuſes filles, après avoir rendu de grands honneurs à leur cendre, qu'ils reconnoiſſoient pour leur mere. Tout cela étoit gravé alentour de ce vaſe, avec un artifice merveilleux, & le tour étoit environné de fleurs entrelaſſées l'une dans l'autre, qui rendoient l'ouvrage accompli. Mais au reſte, les Troyens ne firent pas de moindres préſens que ceux qu'ils avoient

reçus.

reçus. Ils donnerent à Anius un encenſoir, une grande coupe, & une couronne d'or couverte de pierreries ; & enſuite ſe reſſouvenant que les Troyens étoient deſcendus de Teucer, ils prirent la route de Créte. Mais parce qu'ils ne purent s'accoûtumer à l'air de ce lieu, ils quitterent cette Iſle où il y a cent belles Villes, & firent deſſein d'aller prendre terre en Italie. Quelque tems après, ils furent ſurpris d'une tempête qui les réduiſit à de périlleuſes extrémités, & qui enfin les pouſſa ſur les rivages des Strophades, où les Harpyes les perſécuterent, & leur donnerent de l'épouvante. De-là ils prirent leur chemin à côté de Duliche, d'Ithaque, de Samos, & de Neritis, qui étoient de la domination d'Uliſſe. Ils virent auſſi de loin l'Iſle d'Ambracie, dont quelques Dieux ont diſputé la poſſeſſion, & dont enfin Apollon demeura le Maître ; mais ils n'y aborderent pas, & virent encore en paſſant le rocher en quoi celui qui lui adjugea cette Iſle avoit été converti. Il ne paſſa pas loin de Dodone, ſi renommée par les chênes qui y rendoient des Oracles, & y découvrit la Chaonie, où les enfans du Roi Moloſſe furent changés en oiſeaux, pour eviter l'embraſement où l'on vouloit les faire périr.

EXPLI

EXPLICATION.

Des Filles d'Orion.

VOici deux filles généreuses qui s'offrent à la mort pour le salut de leur patrie, & deux jeunes hommes sortent tout à coup du bucher de ces Héroïnes. Peut-être pourroit-on expliquer cette fable, en disant que l'éclat de la vertu, représenté par les étincelles de ce bucher, peut faire naître des hommes, car c'est faire naître des hommes, que de leur inspirer l'amour de la vertu, ce que des exemples magnanimes ne manquent point de produire. Mais il semble qu'il vaut mieux donner un sens historique à cette fable. En effet, on rapporte que la peste désolant la ville de Thebes, l'Oracle consulté pour sçavoir de quel remede on useroit contre ce mal, répondit qu'il falloit sacrifier deux filles d'un sang illustre. Les filles d'Orion se présenterent volontairement, & furent immolées & comme cette grandeur d'ame donna de l'émulation aux jeunes hommes de ce siécle, on feignit qu'il en étoit né deux des cendres de ces courageuses Citoiennes.

FABLE DOUZIE'ME.

ARGUMENT.

Polypheme, jaloux d'Acis, qui aimoit Galatée; & qui en étoit aimé, l'assomme avec un rocher qu'il arracha du Mont-Gibel; & Galatée change son sang en un grand fleuve qui passe par la Sicile, & qui porte le nom d'Acis.

ENFIN ils arrivérent à Corfou, cette Isle si délicieuse, & si abondante en toutes sortes de fruits. De-là ils passerent dans l'Epire, & ensuite ils se rendirent à Bu-

Buthrote, où Helenus fils de Priam avoit comme rétabli au moins une petite Troye, dans laquelle il regnoit souverainement. Comme il étoit sçavant dans la connoissance de l'avenir, il instruisit les Troyens de leurs avantures; & selon ses avertissemens, ils prirent la route de Sicile, qui semble jetter hors de soi * trois grandes montagnes qui s'avancent dans la mer en trois endroits différens, Pachin du côté du midi, Lilybée vers le couchant, & Pelore du côté du Septentrion. Les Troyens y vinrent donc prendre terre avec un vent favorable, & arriverent de nuit au Port de Zancle, sans approcher de trop près ni de Scylle, ni de Charybde, ces deux gouffres épouventables. Charybde, qui est à main gauche, y engloutit les Vaisseaux, & les revomit quelque tems après; & Scylle, qu'on voit à la droite, cache sous elle de grands chiens qui les font bien-tôt abîmer. Elle a le visage d'une belle fille; & en effet, si les Poëtes n'ont pas inventé toutes les choses qu'ils en ont écrites, & s'ils disent quelquefois la vérité, ce fut autrefois une belle fille qui eut quantité d'adorateurs. Mais comme elle étoit insensible, elle n'avoit pour eux que des mépris & des froideurs, & quand elle les avoit maltraités, elle en alloit faire des risées aux Nymphes de la mer qu'elle aimoit uniquement.

* Trois Promontoires.

Un jour comme elle peignoit Galatée, elle s'avisa pour la faire rire, de l'entretenir de ses amans, & alors Galatée lui répondit en ces termes : » Vous vous devriez conten-
» ter de mépriser ceux qui vous aiment,
» sans en faire encore des risées. Pensez-
» vous en rire toûjours impunément com-
» me vous faites, & que quelque desesperé
» ne puisse enfin se résoudre à se vanger
» de vos dédains ? Pour moi, qui suis fille
» de Nerée & de la Déesse Doris, & qui
» ai même l'appui d'une infinité de sœurs,
» qui ne manquent pas de pouvoir, je n'ai
» pû si bien me défendre de l'amour de Po-
» lypheme, qu'il ne m'en ait coûté des
» pleurs « ; & en même-tems la douleur interrompit son discours. Enfin lorsque Scylle lui eut essuyé ses larmes, avec une main plus blanche que le marbre le plus blanc ; & qu'elle eut tâché de la consoler : » Me
» cacheriez-vous, lui dit-elle, la cause de
» votre douleur, & ne vous suis-je pas as-
» sez fidéle pour mériter votre confiden-
» ce ? Ainsi Galatée reprenant la parole :
» Acis, dit-elle, Acis fils de Faune & de
» la Nymphe Simethe, étoit les délices de
» son pere & de sa mere ; mais bien qu'ils
» l'aimassent uniquement, l'amour que j'a-
» vois pour lui surpassoit leur amitié. Aussi
» ne pouvoit-il aimer que moi, comme je
» ne pouvois aimer que lui ; & à l'âge de
» seize

» seize ans, c'étoit le jeune homme le plus
» accompli qu'on ait jamais aimé. Comme
» je ne souhaitois que lui, Polypheme ne
» souhaitoit aussi que moi; mais il m'est
» impossible de dire si j'avois plus d'amour
» pour Acis, que de haine pour ce Cyclo-
» pe, & pour en parler veritablement,
» l'un & l'autre étoit égal. O Amour que ta
» force est grande, & que ton Empire est
» d'une grande étenduë! Le furieux Poly-
» pheme, ce Cyclope effroyable aux plus
» effroyables objets, lui qu'on ne pouvoit
» voir sans qu'il en coûtât la vie, & qui
» avoit toujours fait gloire de mépriser le
» Ciel & les Dieux, céde à la puissance de
» l'Amour, & paroît pour moi tout en feu.
» Il ne se souvint plus ni de ses antres, ni
» de ses troupeaux. Il commença alors à
» vouloir paroître agréable, il mit tout en
» usage pour me plaire. Il prit un rateau
» pour se peigner les cheveux, il se rasa
» la barbe avec une faux, il se mira dans
» les fontaines, & y étudia une contenance
» qui le rendit moins affreux. Il perdit alors
» cet amour qu'il avoit pour le carnage, il
» perdit sa cruauté, & cette soif excessive
» qu'il avoit toujours euë pour le sang, enfin
» toutes sortes de Vaisseaux abordoient im-
» punément sur les rivages qu'il habitoit,
» & s'en retournoient sans péril. Cepen-
» dant Theleme, qui ne s'étoit jamais

» trompé à prédire les choses futures par
» le vol des oiseaux, vint visiter l'épou-
» ventable Polypheme, & lui dit qu'Ulisse
» lui devoit bien-tôt ravir l'œil qu'il avoit
» au milieu du front, mais il se mocqua
» de Theleme, & lui repartit de la sorte:
» Pauvre devin, lui dit-il, tu te trompes
» bien lourdement, un autre me l'a déja
» ravi. Ainsi ayant méprisé un avis si véri-
» table, ou il s'en alla promener sur le ri-
» vage, ou parce qu'il étoit las, il retour-
» na dans son antre pour s'y reposer. Il y
» avoit là une roche qui s'avançoit en poin-
» te dans l'eau, & que les flots de la mer
» battoient toûjours des deux côtés. Il mon-
» ta sur ce rocher, où son Troupeau le sui-
» vit, & s'assit sur l'endroit le plus élevé.
» Ainsi ayant mis à ses pieds le bâton qui
» lu servoit ordinairement, & qui eût pu
» servir de mât à un Vaisseau, il commen-
» ça à jouer de sa flûte, qui étoit compo-
» sée de plus de cent roseaux attachés en-
» semble. Les rochers & la mer en reten-
» tirent; & comme j'étois alors sous une
» roche, & que je m'entretenois avec A-
» cis, j'entendis aussi sa chanson; & de-
» puis je l'ai toujours retenuë. Qui n'aime-
» roit Galatée, disoit-il, il faudroit qu'il
» n'eût point d'yeux, ou qu'il eût un cœur
» de rocher. Elle est plus blanche qu'un
» lys, son visage est plus fleuri que les plus
» belles

» belles prairies, elle eſt plus droite qu'un
» aulne, elle éclate plus que le verre, elle
» eſt plus gaie qu'un jeune chevreau, elle
» eſt beaucoup plus polie que le dedans
» d'une écaille. Elle eſt bien plus agréable
» que n'eſt le Soleil en Hyver, & l'om-
» bre durant la chaleur. Elle eſt plus belle
» qu'une pomme qu'on voit pendre en-
» core ſur l'arbre; elle eſt plus luiſante que
» la glace, elle eſt plus douce qu'un raiſin
» mûr, elle eſt bien plus délicate que ne
» ſont les plumes d'un Cygne, & que n'eſt
» le lait caillé; & ſi tu ne me fuyois
» point, ô rigoureuſe Galatée, tu me ſem-
» blerois plus aimable qu'un Jardin tou-
» jours verdoyant! Mais la même Gala-
» tée eſt plus cruelle qu'un jeune Taureau;
» elle eſt plus dure qu'un vieux chêne; elle
» eſt plus trompeuſe que la mer; elle eſt
» plus ſouple que de l'oſier, elle eſt plus
» inſenſible que ces rochers; elle fuit plus
» vîte qu'un torrent; elle eſt plus ſuperbe
» qu'un paon; elle brule plus que le feu;
» elle eſt plus rude que les chardons; elle
» eſt plus furieuſe qu'une ourſe qui vient
» de faire ſes petits; elle eſt plus ſourde
» que la mer; elle eſt plus cruelle qu'un
» ſerpent qu'on a foulé aux pieds: & ce
» que je lui ôterois plutôt que toute autre
» choſe, elle eſt beaucoup plus legere non-
» ſeulement que le cerf, qui fuit une meute
» de

» de chiens, mais même que les oiseaux,
» & que les vents. Il est aisé de juger que
» tu ne me connois pas, chere Galatée!
» Si tu pouvois me connoître, tu te re-
» pentirois, sans doute, de m'avoir fui si
» longtems. Tu condamnerois toi-même
» ta fuite, & tu ferois des efforts pour te
» conserver mon amour. La plûpart des
» antres qui sont creusés sous ces rochers,
» sont autant de Palais qui m'appartien-
» nent. On n'y sent jamais la chaleur dans
» le plus grand chaud de l'Eté, & l'on n'y
» sent jamais le froid durant les plus fâ-
» cheux hyvers. J'ai des arbres chargés de
» beaux fruits, j'ai des vignes qui te don-
» neront des raisins de quelque façon que
» tu en voudras, c'est pour toi que je les
» cultive, & c'est pour toi que je les con-
» serve. Il ne tiendra qu'à toi de manger
» des fraises; tu trouveras chez moi des
» cormes, & des prunes de toutes sortes;
» j'en ai de noires qui sont excellentes, &
» j'en ai d'autres qui sont si belles, que tu
» les prendrois aisément pour un fruit de
» cire ou d'or. Enfin, si je puis être ton
» mari, tu ne manqueras point de châ-
» taignes, ni de tous ces autres fruits qui
» naissent sur les arbrisseaux, & mes arbres
» ne produiront rien que pour toi. Je suis
» le Maître de tout ce bétail qui est alen-
» tour de moi, il y en a beaucoup dans
» ces

» ces vallées, il y en a dans ces bois, il y
» en a dans les cavernes, & si tu m'en de-
» mandes le nombre, c'est en cela seule-
» ment que je ne puis te contenter. Aussi
» n'appartient-il qu'aux pauvres de sçavoir
» le nombre de leurs Troupeaux, & c'est
» une marque de pauvreté que de pouvoir
» compter son bien. Mais, au reste, ne
» croyez pas ce que je pourrois vous en
» dire, croyez-en seulement vos yeux, ve-
» nez en voir la vérité. Vous verrez des
» Troupeaux si gras, qu'à peine peuvent-
» ils marcher. J'ai quantité de petits A-
» gneaux dans mes Bergeries, & je n'ai pas
» moins de Chevreaux dans d'autres Eta-
» bles. J'ai toujours le meilleur lait qu'on
» puisse souhaiter, nous en mangeons une
» partie, & nous faisons garder l'autre
» pour faire du beurre & du fromage. Mais
» au reste, ce sont-là les moindres plaisirs,
» & les présens les plus communs, dont
» vous jouirez avec moi. Je vous garde des
» Daims, des Levrauts & des chevreuils,
» je vous donnerai une paire des plus beaux
» Pigeons qu'on ait jamais élevés, & ou-
» tre cela, un nid d'oiseaux que je viens
» de prendre sur un arbre. Je trouvai der-
» nierement sur ces montagnes deux pe-
» tits Ours, qui te donneront mille plai-
» sirs, & qui se ressemblent de telle sorte,
» que tu prendras souvent l'un pour l'au-
» tre.

» tre. Je ne les eus pas si-tôt trouvés, je
» dis en même-tems, vous êtes destinés à
» ma Maîtresse, & en effet, je te les gar-
» de, comme je te garde tout le reste. Le-
» ves-donc la tête hors de l'eau, aimable
» & chere Galatée, & ne méprise pas mes
» présens. Au reste, je me mirai l'autre
» jour dans les eaux d'une fontaine, &
» pour t'en parler franchement, je ne me
» trouvai point desagréable? Considére un
» peu ce corps; je ne crois pas que ce Ju-
» piter qu'on fait regner dans le Ciel, soit
» de plus belle taille que moi. Une quantité
» de cheveux se répand sur mon visage, &
» met à l'ombre mes épaules, comme fe-
» roit une forêt; & si j'ai le corps couvert
» d'un poil hérissé, il ne faut pas pour cela
» que tu m'en croyes moins aimable. On
» ne trouveroit pas un Arbre beau, s'il
» n'étoit couvert de feuilles; on ne feroit
» pas état d'un cheval qui n'auroit point
» de crin qui se répandit sur son col; la
» plume qui couvre les oiseaux, & la laine
» les moutons, leur donne de la grace, &
» tout de même la barbe & le poil sont
» des ornemens pour les hommes. Je n'ai
» qu'un œil au milieu du front, ainsi qu'un
» grand bouclier qui me défend tout le
» corps; mais le Ciel n'est-il pas beau? &
» cependant il n'a qu'un œil. Ajoûtez à
» tout cela, que je suis fils d'un * pere qui
» regne

*Neptune.

regne souverainement dans la mer, où
» vous habitez. Il ne tiendra qu'à vous que
» Neptune, qui est mon pere, ne devien-
» ne votre beau-pere: Ayez seulement pi-
» tié de mes maux, ne dédaignez pas mes
» prieres; c'est à vous seule que je rends
» les armes. Je vous révére, Galatée,
» moi qui méprise Jupiter, & son Ciel, &
» son tonnerre; & votre colere seule est
» la foudre que je redoute. Enfin, je souf-
» frirois vos mépris, avec plus de for-
» ce & de constance, si vous dédaigniez
» tout le monde, & que tous ceux qui
» vous aiment, se plaignissent de vos ri-
» gueurs. Mais pourquoi, au mépris de
» Polypheme, donnez-vous vos faveurs &
» votre amour à Acis? Pourquoi préfé-
» rez-vous Acis à mes embrassemens, &
» à mes caresses? Je m'en vengerai, Ga-
» latée. Qu'il s'estime autant qu'il vou-
» dra, parce qu'il a le bien de te plaire,
» à ma confusion & à ma honte. Je lui
» ferai ressentir que j'ai des forces égales à
» ce corps, & que ton amour n'est pas un
» rempart qui puisse le mettre à couvert
» de ma colere & de ma rage. Je lui arra-
» cherai les entrailles, je déchirerai ses
» membres, je les répandrai dans les plai-
» nes, & s'il pense avec toi trouver un
» azile dans la mer, je les semerai dans
» la mer. Je ne puis plus résister à la

» passion qui m'emporte : plus on dédai-
» gne mes feux, plus ils deviennent ar-
» dens ; il semble que le Mont Etna se
» soit renfermé dans mon cœur. Je brûle
» inhumaine Galatée, & tu n'en a point
» de pitié. Il se leva dès qu'il eut fait ses
» plaintes ; car je voyois tout ce qu'il fai-
» soit, & aussi furieux qu'un Taureau à
» qui on a ôté une vache, il crioit par
» toute la forêt & faisoit peur aux arbres
» mêmes. Enfin comme nous y pensions le
» moins, il me découvrit avec Acis, &
» en même tems, il s'écria, je les ai vûs,
» ils sont découverts & je ferai bien en
» sorte que ce seront les derniers plaisirs
» que vous goûterez ensemble. Pour vous
» représenter le bruit de sa voix, imagi-
» nez-vous les cris & les heurlemens que
» peut faire un Cyclope en furie. Le Mont
» Etna en retentit & pour moi je me fus
» plonger de crainte dans le premier en-
» droit que je rencontrai de la mer. Ce-
» pendant Acis avoit pris aussi la fuite, &
» voyant que le Cyclope le suivoit de
» près, il m'appella à son secours & pria
» aussi son pere de le secourir ; mais en
» même tems Polypheme jetta sur lui par
» derriere une partie d'un rocher ; & bien
» qu'il ne l'eût atteint que du bout de cet-
» te roche, il ne laissa pas de l'accabler &
» de le couvrir entierement. Je lui donnai
» tout

» tout le ſecours que les deſtins me per-
» mirent, & je le changai auſſi-tôt en fleu-
» ve. Son ſang qu'on voyoit couler de deſ-
» ſous la roche où il fut étouffé, perdit
» peu à peu ſa couleur de ſang, parut d'a-
» bord comme l'eau d'un fleuve qu'une
» grande pluye auroit troublée &s'éclaircit
» bien-tôt après. Ainſi le rocher s'étant
» entrouvert, on y vit naître des roſeaux
» & l'eau qui commença à ſortir par l'ou-
» verture de ce rocher, y fit le même mur-
» mure que quand elle ſort d'une ſource.
» En même tems il s'éleva du milieu de ce
» nouveau fleuve un jeune homme cou-
» vert de roſeaux qui reſſembloit à Acis,
» ſi ce n'eſt qu'il étoit plus grand, &
» que ſon viſage étoit bleu : en effet c'é-
» toit Acis qui étoit changé en fleuve, &
» ce fleuve en a retenu le nom.

EXPLICATION.

De Polypheme, d'Acis & de Galatée.

SOit que nous devions prendre Acis & Galatée pour des perſonnages imaginaires comme quelques Auteurs le diſent, ou qu'ils ayent exiſté réellement, & qu'Acis ait été un jeune Prince de Sicile qui ſe précipita dans le fleuve qui porte ſon nom, pour ne plus éprouver les rigueurs de Galatée, il eſt certain que leur hiſtoire ne contient rien qui intéreſſe aſſez, pour qu'il ſoit néceſſaire d'en chercher l'explication. Auſſi ne parlerai-je que des Cyclopes & de Polipheme.

Les Sçavans comptent trois espéces de Cyclopes. Les premiers fils du Ciel & de la Terre, nommés Harpès, ou Argès, Sterope, & Brontès. Les seconds ceux qui environnerent Tyrinthe d'une chaine de fer. Les derniers enfin, ceux qui habitoient les Cavernes du mont Etna. La Fable les traitoit communément tous de fils de Neptune, & les représentoit comme des gens d'une hauteur monstrueuse, un œil au milieu du front, & de vrais antropophages. On ajoutoit qu'ils étoient les forgerons de Vulcain. La vérité est que les Cyclopes étoient les premiers habitans de la Sicile (*a*) qu'ils y demeurerent jusqu'au regne de Cocale (*b*): que c'étoient des hommes (*c*) sauvages & cruels, ce qui leur fit donner une figure affreuse & le nom de mangeurs de petits enfans. Enfin qu'ils habitoient auprès du mont Etna, montagne regardée comme la boutique de Vulcain a cause des flammes qu'elle vomit, & du bruit horrible que le feu & les vents font dans ses cavernes.

Il est apparent que Polypheme fut un Roi de ces Peuples, ou du moins qu'il régna sur une partie de la Sicile; & qu'il vécut du temps d'Ulisse. Quoiqu'il en soit, les Poëtes semblent avoir pris plaisir à ne lui attribuer que des avantures ridicules, en voici une tirée de l'Odyssée. Ulysse étoit tombé entre les mains de ce monstre. Il fut enfermé d'abord avec ses compagnons dans un antre, & il avoit le déplaisir de voir chaque jour quelqu'un de ses amis dévoré par le Cyclope, & de sentir que le même sort l'attendoit. Enfin il s'avisa d'enyvrer cet Antropophage, & de lui crever avec un pieu allumé, l'œil unique qu'il avoit au milieu du front. La douleur n'empêcha point

que

(*a*) Cluverii Geographia.
(*b*) Justin. lib. IV.
(*c*) Vid. Diodorum & Tzetzem in Chiliadibus.

que Polypheme n'ouvrit le lendemain sa caverne pour laisser paître ses troupeaux, & il se tenoit à l'entrée, où il manioit les brebis l'une après l'autre, de peur que les Grecs n'échappassent avec elles. Mais Ulysse avoit attaché ses compagnons sous le ventre de ces animaux, & ils sortirent ainsi sans être apperçus. Je ne sçaurois exprimer quel fut le désespoir du Cyclope, lorsqu'il eût reconnu qu'il avoit été trompé de cette sorte. Il court comme un furieux, remplit l'air de ses cris, redemande par tout ses fugitifs, implore l'assistance de ses freres contre le perfide qui lui avoit ôté la vuë, & qui étoit échappé à sa vengeance. J'ai oublié de dire qu'Ulysse avoit fait accroire à Polypheme qu'il s'appelloit *personne*. On peut juger à quel scene cette fourberie donna lieu, quand les Cyclopes demanderent à Polypheme, de qui il se plaignoit, & qu'il répondit de *Personne*. Ils s'imaginoient qu'il étoit devenu insensé, & ils rioient de ses discours, au lieu de le secourir.

FABLE TREIZIE'ME.

ARGUMENT.

Glauque, qui de Pêcheur qu'il étoit auparavant, avoit été fait Dieu marin, étant devenu amoureux de Scylle, lui fait le discours de son changement.

LOrsque Galatée eut achevé son discours, les Nereïdes se retirerent dans la mer, & Scylle qui n'osoit pas s'y abandonner, se retira sur la terre. Quelquefois elle se promenoit sur le rivage,

& quelquefois, quand elle étoit lasse, elle se lavoit à l'écart dans quelque fontaine éloignée du monde. Un jour Glauque, qui avoit changé de forme il n'y avoit pas encore long-tems, & qui étoit alors Dieu-marin, l'ayant apperçue sur le rivage s'en approcha & en devint amoureux. Il lui dit toutes les choses qui étoient capables de la retenir, & néanmoins elle ne laissa pas de prendre la fuite; & comme la crainte la faisoit aller plus vîte, elle monta en un moment sur le sommet d'un rocher qui s'élevoit sur le rivage, & qui faisoit ombre à la mer: elle s'arrêta en cet endroit, & de-là, comme d'un lieu de sûreté, elle considéra ce qui s'étoit présenté devant elle, ne sçachant si c'étoit un monstre ou un Dieu: elle admira sa couleur & sa longue chevelure qui lui pendoit sur les épaules, & qui de-là s'alloit répandre sur son dos. Mais sur-tout elle s'étonna quand elle vit qu'il étoit homme jusqu'à la ceinture, & que le reste se terminoit en poisson. Glauque qui reconnut son étonnement: „ Je „ ne suis pas un monstre, lui dit-il, mais „ un Dieu-Marin, & je n'ai pas moins „ de puissance dans la mer, que Triton, „ que Prothée, que Palemon. Néanmoins „ il n'y a pas long-temps que j'étois hom- „ me, mais je ne me plaisois qu'auprès „ des eaux, & je faisois de la pêche mon

„ plaisir

„ plaisir & mon exercice. Tantôt je ten-
„ dois des filets, afin de prendre des pois-
„ sons & tantôt assis sur un rocher, je les
„ attaquois avec la ligne. Il n'y a pas loin
„ d'ici, sur le rivage de la mer une agréable
„ prairie, où jamais moutons ni vaches,
„ ni pas un autre bétail ne sont venus paî-
„ tre. Jamais les mouches à miel n'y ont
„ cherché sur les fleurs le miel qu'elles don-
„ nent aux hommes, jamais on n'y a cueil-
„ li de fleurs pour en faire des bouquets
„ & des couronnes, & jamais la faux ne
„ l'a dépouillée de ses ornemens. C'est moi
„ qui me suis couché le premier sur l'é-
„ mail de cette prairie, & j'avois accoû-
„ tumé de m'y reposer tout seul en faisant
„ sécher mes filets. Un jour après avoir
„ pris avec les rets & avec la ligne, une
„ quantité de poissons qui étoient morts,
„ ou qui se mouroient, je les mis sur l'her-
„ be pour les compter, & il arriva une
„ chose que vous prendrez pour une fa-
„ ble. Mais quel avantage tirerois-je de
„ vous entretenir d'un mensonge? Ces
„ poissons n'eurent pas si-tôt touché l'her-
„ be de cette prairie, qu'ils reprirent la
„ vie & le mouvement, & commencerent
„ à se remuer sur la terre, comme ils fai-
„ soient dans la mer. Cette merveille me
„ surprit, & tandis que je les regardois
„ avec un étonnement extrême, ils sau-

„ terent dans l'eau, & quitterent en mê-
„ me tems le rivage & leur nouveau maî-
„ tre. Je demeurai comme ravi d'une cho-
„ se si prodigieuse, j'en voulus rechercher
„ la cause, je ne sçavois si je devois attri-
„ buer un effet si merveilleux à quelque
„ Dieu ou à quelqu'herbe. Néanmoins di-
„ sois-je en moi-même, est-il possible qu'u-
„ ne herbe soit remplie de tant de vertu ?
„ & d'abord j'en cueillis, & j'en portai
„ dans ma bouche, afin d'en connoître le
„ goût. A peine en eûs-je avalé le suc, que
„ je me sentis surpris d'un battement de
„ cœur & d'entraille, & que j'eus un si
„ grand désir de prendre une autre nature,
„ qu'il me fut impossible d'y résister. Ainsi
„ je dis adieu à la terre pour n'y revenir
„ jamais, & je me précipitai dans la mer
„ dont les Dieux me reçurent favorable-
„ ment, & me firent part de leurs avan-
„ tages & de leur gloire; en même tems,
„ ils prierent Neptune & Thetis, de me
„ dépouiller de tout ce que j'avois de
„ mortel, & afin de m'en purger entiére-
„ ment, on me fit dire neuf fois certaines
„ paroles; on m'ordonna d'exposer ma tê-
„ te au courant de cent rivieres, & à l'in-
„ stant même, je vis sortir cent fleuves
„ de divers endroits qui se répandirent sur
„ ma tête, & qui passerent par dessus moi.
„ Il ne me souvient que jusques-là de tou-

„ tes

BADISCHE
LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg

„ tes les choses qui se firent, le reste s'est „ échappé de ma mémoire, ou je ne m'en „ apperçus point. Ce fut alors que je com- „ mençai à porter cette grande barbe, & „ cette longue chevelure qui flotte après „ moi sur les eaux, que mes épaules s'é- „ largirent, que mes bras devinrent bleux, „ & que mes cuisses & mes jambes prirent „ la forme & le mouvement de la queuë „ d'un grand poisson. Mais que me sert d'a- „ voir changé d'être, d'avoir sçu plaire aux „ Dieux de la mer & d'être maintenant Dieu „ moi-même, si vous ne considerez point de „ si glorieux avantages "? Comme il vouloit continuer Scylle qui ne fit pas plus d'état de ce nouvel amant qu'elle avoit fait de tous les autres, ne lui donna pas le tems d'achever, elle s'enfuit & le quitta. Glauque offensé de ce refus en devint comme furieux, & pour tâcher de se faire aimer, il eut recours aux enchantemens de Circé.

EXPLICATION.

De Glaucus.

CE Glaucus étoit surnommé le Pontique (ὁ πόντιος), par Philostrate; peut-être parce qu'il avoit le regard hideux & terrible, ou bien pour le distinguer de trois autres du même non, l'un fils de Minos, l'autre fils d'Hippoloque, le troisiéme fils de Sysiphe, Palephate le fait Anthédonien, pêcheur, & nageur excellent. Il raconte que

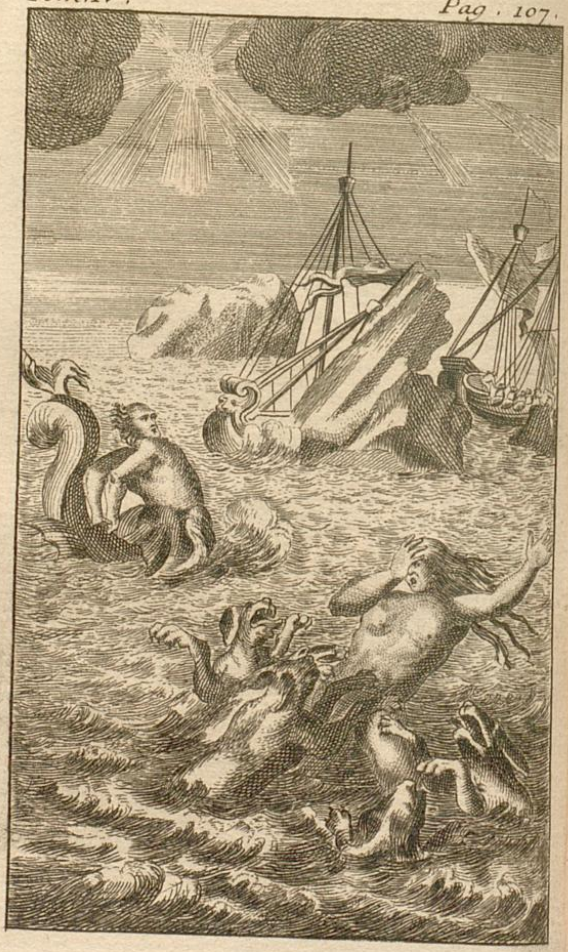
souvent

ſouvent cet homme ſe jettoit du haut d'un mole dans la mer, aux yeux de ſes concitoyens, & qu'après avoir été perdu de vûë, il s'enfonçoit dans un lieu écarté d'où il revenoit au bout de quelques jours qu'il aſſuroit avoir paſſés avec les Dieux. Il avoit ſoin d'augmenter encore l'étonnement par un nouvel artifice. Voici comment. Dans l'hyver lorſque les autres Pêcheurs ne pouvoient prendre de poiſſon, il alloit demander à chacun duquel ils vouloient avoir, & leur en apportoit ſans peine, parce qu'il avoit eu la précaution d'en cacher de toutes les ſortes dans des creux de Rochers. Mais enfin il fut payé de ſes impoſtures, & dévoré par des monſtres marins. Le peuple qui ne le voyoit plus paroître, ſe perſuada qu'il étoit devenu Dieu de la mer, ainſi que quelque railleur ou quelque dévot en avoit fait courir le bruit.

De là les honneurs qu'on rendit à ſa mémoire. Ce ne fut pas une Divinité du commun. Il rendit des oracles : ſur tout on le conſulta touchant la navigation ; *Il ne ſe paſſoit point d'années* (ce ſont les termes de Pauſanias) *que les voyageurs ne racontaſſent des merveilles étranges de ſes prédictions.* Que dis-je ? Euripide raconte que ce Dieu étoit l'interpréte de Nerée, & ſi nous en croyons Nicander, c'eſt de lui qu'Apollon apprit l'art de la Divination. Ce ne ſont pas les ſeules fables que les Poëtes débitérent à ſon ſujet. Les uns dirent qu'il avoit enlevé Ariadne de l'Iſle de Naxos où Theſée l'avoit laiſſée, & que Bacchus irrité de ſa témérité, l'attacha à un ſep de vigne. D'autres rapportent que ce fut lui qui apparut aux Argonautes, ſous la figure d'un Dieu Marin, lorſqu'Orphée, à l'occaſion d'une tempête, fit un vœu ſolemnel aux Dieux Samothraces, & ils ajoutent, qu'il prédit à Hercule, & aux Tyndarides, qu'ils ſeroient mis un jour au rang des Dieux. Mais en voici aſſez ſur le chapitre de cette Divinité fabuleuſe.

LES

BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK
Baden-Württemberg



BLB BADISCHE LANDESBIBLIOTHEK Baden-Württemberg